

Réflexions sur le manuscrit unique, ou un aspect du hasard en histoire

Jean Stengers

Citer ce document / Cite this document :

Stengers Jean. Réflexions sur le manuscrit unique, ou un aspect du hasard en histoire. In: Scriptorium, Tome 40 n°1, 1986. pp. 54-80;

doi : <https://doi.org/10.3406/scrip.1986.1426>

https://www.persee.fr/doc/scrip_0036-9772_1986_num_40_1_1426

Fichier pdf généré le 05/01/2019

RÉFLEXIONS SUR LE MANUSCRIT UNIQUE, OU UN ASPECT DU HASARD EN HISTOIRE

Les lecteurs de *Scriptorium* sont des érudits. Je voudrais les faire rêver.

L'idée qui me fascine — et c'est ce sentiment de fascination que j'aimerais leur faire partager — est la fragilité du fil ténu auquel tient bien souvent notre connaissance des temps anciens, de l'Antiquité surtout mais aussi, dans plus d'un cas, du Moyen âge. Notre connaissance, bien souvent, tient à un manuscrit unique (1).

Je ne donne pas ici à la notion de manuscrit unique une définition rigoureuse et savante. J'en donne une définition personnelle : je parle de manuscrit unique lorsque le sort d'une œuvre a été suspendu, de manière chanceuse — et c'est là le fil ténu — à la survie d'un seul et unique témoin.

Alexandre Dumas dépose au bureau d'un journal parisien le manuscrit de son feuilleton. Celui-ci paraît le lendemain. Si son manuscrit a été conservé et n'a jamais été recopié, on pourrait dire, techniquement, qu'il s'agit d'un manuscrit unique. Il ne l'est cependant pas dans le sens spécial que j'adopte ici et auquel j'associe, je le répète, l'idée d'un risque, et d'un risque grave, que l'œuvre a couru. Le feuilleton de Dumas, livré immédiatement aux protes, ne courait évidemment aucun risque.

Mais voici le *De reditu suo* de Rutilius Namatianus, où celui-ci fait le récit versifié — et fort intéressant historiquement — d'un voyage de Rome en Gaule au début du v^e siècle. A l'exception de quelques vers mutilés, l'œuvre n'est parvenue jusqu'à nous que par un manuscrit écrit à Bobbio au vii^e ou au viii^e siècle et qui est resté inconnu jusqu'à ce qu'il soit découvert à Bobbio même en 1493 (2). Il est clair que, si un malheur était arrivé à ce manuscrit, le *De reditu suo* aurait pratiquement disparu sans laisser de traces. L'idée de risque, ici, est essentielle.

(1) Les ouvrages fondamentaux, dont je me sers le plus, sont : H. HUNGER, O. STEGMUELLER, H. ERBSE, M. IMHOF et a., *Die Textüberlieferung der antiken Literatur und der Bibel*, Munich, 1975, réimpression de la *Geschichte der Textüberlieferung der antiken und mittelalterlichen Literatur*, t. I, Zurich, 1961 (en abrégé : *Die Textüberlieferung*). — L. D. REYNOLDS et N. G. WILSON, *D'Homère à Erasme. La transmission des classiques grecs et latins*, nouv. éd. trad. p. C. BERTRAND et mise à jour par P. PETITMENGIN, Paris, 1984 (en abrégé : REYNOLDS et WILSON). — *Texts and Transmission. A Survey of the Latin Classics*, publ. sous la dir. de L. D. REYNOLDS, Oxford, 1983 (en abrégé : *Texts and Transmission*). — Autres abréviations utilisées : Coll. Budé = Collection des Universités de France ; RE = PAULY-WISSOWA, *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*.

(2) P. VAN DE WOESTIJNE, *Rutilius Claudius Namatianus. De reditu suo. Édition critique*, Anvers-La Haye, s.d. (1936), p. 5-8 ; RUTILIUS NAMATIANS, *Sur son retour*, éd. J. VESSERAU et F. PRECHAC, Coll. Budé, 2^e éd., Paris, 1961, p. xxiv-xxv ; RUTILIUS CLAUDIUS NAMATIANS, *De reditu suo sive Iter Gallicum*, éd. E. DOBLHOFER, t. I, Heidelberg, 1972, p. 57-59 ; REYNOLDS et WILSON, p. 136 ; *Texts and Transmission*, p. 339-340. Sur les quelques vers mutilés retrouvés récemment, cf. M. FERRARI, *Spigolature bobbiesi*, dans *Italia medioevale e umanistica*, t. 16, 1973, p. 13 et 26-30.

Essayons, en donnant à cette notion de risque la valeur d'un critère, de proposer une définition : le manuscrit unique sera celui qui, à une époque assez éloignée de celle de la rédaction de l'œuvre, aura été le seul, soit à donner naissance à toute la tradition manuscrite telle que nous la connaissons aujourd'hui, soit à permettre les éditions imprimées. Le risque, dans ce cas, est patent : sans cet unique témoin, c'était, apparemment, le naufrage (3).

On peut reprocher à cet essai de définition un certain manque, et même un manque certain, de rigueur : une époque « assez éloignée » est une notion qui est certes assez vague. Mais exiger un nombre minimum de siècles serait très artificiel : le nombre est suffisant, me paraît-il, dès que le risque est visible.

Cette définition générale étant donnée, on voit immédiatement qu'elle peut couvrir des cas très variés. Cela peut être, pour les œuvres antiques, le cas classique du manuscrit unique datant de l'époque carolingienne : ainsi, pour ne citer que deux ou trois exemples, du témoin carolingien de Pomponius Mela, source de toute la tradition manuscrite (4) ; du manuscrit d'Arnohe et de Minucius Felix (5) ; ou du manuscrit unique du *De errore profanarum religionum* de Firmicus Maternus, manuscrit carolingien utilisé pour la première fois au XVI^e siècle (6). Mais cela peut être aussi un manuscrit nettement plus ancien, qui n'a cependant produit que tardivement — et seul, bien entendu — la tradition manuscrite ou les éditions. Le manuscrit de la correspondance de Fronton est écrit en onciale du V^e siècle, mais c'est un palimpseste qui n'a été découvert et publié par Angelo Mai qu'au début du XIX^e siècle (7). Le manuscrit unique de l'*Art vétérinaire* de Pelagonius est un manuscrit fort ancien qui n'est postérieur que de trois siècles peut-être à la date de la rédaction de l'œuvre, mais il n'a été découvert et copié pour la première fois qu'à la fin du XV^e siècle (8). On peut trouver des exemples de ce type également du côté des papyrus égyptiens : le papyrus qui nous a livré les *Mimes* d'Héronidas n'est postérieur sans doute que de moins de deux siècles à Héronidas lui-même, mais il a traversé deux millénaires avant d'être acheté en 1889 par le British Museum (9). Notre définition couvre même le cas de manuscrits contemporains

(3) Je m'abstiens, on le voit, de recourir à la notion d'archétype. Celle-ci est en effet une notion ambiguë, utilisée dans des sens variables (cf. J. IRIGOIN, *Quelques réflexions sur le concept d'archétype*, dans *Revue d'Histoire des Textes*, t. 7, 1977, p. 235-245). L'emploi du terme ne pourrait que compliquer mon propos.

(4) REYNOLDS et WILSON, p. 28, 73 et 88 ; *Texts and Transmission*, p. 290-292.

(5) ARNOHE, *Contre les gentils*, livre I, éd. H. LE BONNIEC, Coll. Budé, Paris, 1982, p. 96-100 ; MINUCIUS FELIX, *Octavius*, éd. J. BEAUJEU, Coll. Budé, Paris, 1964, p. xciv-cii ; *Die Textüberlieferung*, p. 417 et 597.

(6) FIRMICUS MATERNUS, *L'erreur des religions païennes*, éd. R. TURCAN, Coll. Budé, Paris, 1982, p. 63-64.

(7) *Texts and Transmission*, p. 173-174.

(8) *Texts and Transmission*, p. 147, n. 7.

(9) Sur le papyrus d'Héronidas, cf. HERONDAS, *Mimes*, éd. J. A. NAIRN et L. LALOY, Coll. Budé, Paris, 1928, p. 3-4 ; *Herodes, Cercidas and the greek choliambic poets*, éd. A. D. KNOX, Coll. Loeb, Londres, 1946, p. 77 ; ERODA, *Mimiambo I*, éd. L. M. POSITANO, Naples, 1970, p. 13. Sur la date d'Héronidas lui-même, cf. l'éd. NAIRN-LALOY, p. 31-34, et *Der kleine Pauly. Lexikon der Antike*, t. II, Stuttgart, 1967, col. 1090, sub v^o *Herodas*.

de l'œuvre elle-même, voire même de manuscrits originaux, mais qui sont restés pendant longtemps ensevelis dans l'oubli. Les scolies ariennes sur le concile d'Aquilée, texte très important pour l'histoire de l'arianisme, sont conservées dans l'original du v^e siècle, mais elles n'ont été déchiffrées pour la première fois qu'au milieu du xix^e siècle (10). Le manuscrit de l'*Histoire des fils de Louis le Pieux* de Nithard est de la fin du ix^e siècle (Nithard lui-même est mort en 841), mais il n'a été utilisé pour la première fois, dans une copie, qu'au xv^e siècle (11). Le manuscrit de la *Vie de Robert le Pieux* d'Helgaud de Fleury, de la première moitié du xi^e siècle, est apparemment un manuscrit d'auteur, mais l'œuvre est restée inconnue du Moyen âge, et elle n'a été utilisée pour la première fois qu'en 1577, et éditée pour la première fois qu'en 1596 (12).

Il n'est nullement nécessaire, faut-il le dire, pour que nous parlions de manuscrit unique, que nous ayons cet unique témoin sous les yeux. Nous pouvons certes l'avoir. Nous pouvons admirer à la Bibliothèque du Vatican le manuscrit de Pomponius Mela, le *Vaticanus latinus* 4929, celui de Firmicus Maternus, le *Vaticanus Palatinus latinus* 165, ou encore le *Vaticanus Ottobianus latinus* 1968, qui est le seul à nous conserver le texte du rhéteur Julius Victor (13). A Paris, à la Bibliothèque Nationale, nous pouvons nous pencher sur le *Parisinus latinus* 1661, qui contient à la fois l'*Adversus nationes* d'Arnobé et l'*Octavius* de Minucius Felix ; à Florence, sur le *Laurentianus*, 68,2, le célèbre manuscrit d'Apulée dont dérive toute la tradition manuscrite de trois œuvres, l'*Ane d'or*, l'*Apologia* et les *Florida* (14). De même, pour des œuvres grecques, nous pouvons prendre en mains, si nous le désirons, le *Grec* 450 de la Bibliothèque Nationale, manuscrit unique de l'œuvre de Justin Martyr (15), ou le *Laurentianus* V,3, de Florence, manuscrit unique des *Stromates* de Clément d'Alexandrie (16). Mais dans de nombreux autres cas, la situation, en ce qui concerne l'état matériel du manuscrit unique, est toute différente. Il peut s'agir d'un manuscrit qui n'a jamais été ni décrit ni signalé

(10) *Scolies ariennes sur le concile d'Aquilée*, éd. R. GRYSO (Coll. Sources chrétiennes), Paris, 1980, p. 25-26.

(11) Ed. Ph. LAUER, Coll. Les Classiques de l'histoire de France au Moyen âge, Paris, 1926, p. xiv-xvi.

(12) HELGAUD DE FLEURY, *Vie de Robert le Pieux. Epitoma vitae regis Rotberti pii*, éd. R. H. BAUTIER et G. LABORY, Paris, 1965, p. 28-31 et 50. Un cas semblable est celui de la *Vita Gauzlini*, la Vie de Gauzlin, abbé de Fleury, par André de Fleury, qui est aussi conservée dans un manuscrit d'auteur (cf. éd. R. H. BAUTIER et G. LABORY, Paris, 1969, p. 23-27, et la notice de H. SILVESTRE dans *Scriptorium*, t. 25, 1971, p. 116-117).

(13) *Rhetores Latini minores*, éd. C. HALM, Leipzig, 1863, p. x-xi ; C. IULIUS VICTOR, *Ars rhetorica*, éd. R. GIOMINI et M. S. CELENTANO, Coll. Teubner, Leipzig, 1980, p. xxiii-xxv ; *Texts and Transmission*, p. 338-339.

(14) *Texts and Transmission*, p. 15-16.

(15) JUSTIN, *Apologies*, éd. L. PAUTIGNY, Paris, 1904, p. x-xi ; JUSTIN, *Dialogue avec Tryphon*, éd. G. ARCHAMBAULT, t. I, Paris, 1909, p. xii et sv. ; *Die Textüberlieferung*, p. 495 et 594.

(16) CLEMENT D'ALEXANDRIE, *Les Stromates. Stromate I*, éd. C. MONDESERT et M. CASTER, Coll. Sources chrétiennes, Paris, 1951, p. 25 ; CLEMENS ALEXANDRINUS, t. I, *Protrepticus und Paedagogus*, éd. O. STAEBLIN, 3^e éd. revue par U. TREU, Berlin, 1972, p. xxxix-xli ; *Die Textüberlieferung*, p. 302.

nulle part, mais dont nous reconstituons l'existence. Nous verrons plusieurs illustrations de ce cas dans la suite de l'étude. Le manuscrit unique peut également — autre possibilité — être un témoin dont nous savons qu'il a été découvert à un moment donné, mais qui a ensuite complètement disparu. Ainsi du Cornelius Nepos source de toute la tradition manuscrite, connu à la Renaissance, mais dont on a aujourd'hui perdu la trace ⁽¹⁷⁾. Ainsi du manuscrit carolingien de Velleius Paterculus, ancêtre de tous les autres, retrouvé au xvi^e siècle, mais perdu depuis le xviii^e ⁽¹⁸⁾. Ainsi du Rutilius Namatianus de Bobbio, emporté du monastère en 1706 par un général français, et que l'on n'a plus jamais revu depuis ⁽¹⁹⁾. Ainsi encore — on voit que les cas sont nombreux — du manuscrit qui a fourni au Pogge les *Silves* de Stace (lesquelles, à l'exception d'une pièce, ne sont connues que par lui) et qui n'a jamais été retrouvé ⁽²⁰⁾, ou de celui qui a fourni à Frobenius, au xvi^e siècle, le texte des rhéteurs Julius Rufinianus et Sulpicius Victor, et qui n'a pas été retrouvé non plus ⁽²¹⁾. Enfin, le manuscrit peut ne plus exister aujourd'hui que mutilé, ou à l'état de fragments. Le *Codex Farnesianus* du xi^e siècle, Naples IV, A, 3, source de toute la tradition de Festus, était déjà mutilé lorsqu'on l'a découvert à la Renaissance et il a subi depuis des dommages supplémentaires ⁽²²⁾. Le manuscrit unique des Discours de Libanios, le *Monacensis graecus* 483, a également subi des dégâts graves ⁽²³⁾.

En bref, on le voit, lorsqu'il s'agit de textes anciens, le manuscrit unique, dans la définition que nous lui avons donnée, peut être représenté à l'heure actuelle soit par un manuscrit ancien seul conservé, soit à la fois par un manuscrit ancien et par une ou plusieurs copies permettant de restituer les parties de ce manuscrit qui ont éventuellement subi des dommages, soit uniquement par des copies, voire des éditions, issues d'un manuscrit perdu.

Rutilius Namatianus, Pomponius Mela, Arnobe, Minucius Felix, Firmicus Maternus, Fronton, Pelagonius, Herondas, Julius Victor, Cornelius Nepos, Velleius Paterculus, Julius Rufinianus, Sulpicius Victor, Festus, Libanios : nous n'avons cité jusqu'à présent, comme auteurs anciens parvenus jusqu'à nous par un manuscrit unique, que des *dii minores*. Même Apulée et Stace ne sont pas du tout premier rayon. Justin Martyr et Clément d'Alexandrie sont importants, mais ils ne nous ont pas laissé des chefs-d'œuvre. Il n'y a pas là, me dira-t-on, de quoi être fasciné.

(17) P. K. MARSHALL, *The Manuscript Tradition of Cornelius Nepos*, dans le *Bulletin of the Institute of Classical Studies of the University of London*, Supplement n° 37, Londres, 1977, p. 10 et 64 ; *Texts and Transmission*, p. 247-248.

(18) VELLEIUS PATERCULUS, *Histoire romaine*, tome I, Livre I, éd. J. HELLEGOUARC'H, Coll. Budé, Paris, 1982, p. LXXIII-LXXVII ; *Texts and Transmission*, p. 431-433.

(19) Voir références citées ci-dessus à la note 2.

(20) *Die Textüberlieferung*, p. 409 et 602 ; REYNOLDS et WILSON, p. 93 ; *Texts and Transmission*, p. 397-399.

(21) *Rhetores Latini minores*, éd. C. HALM, Leipzig, 1863, p. VI-VII ; *Texts and Transmission*, p. 338-339.

(22) *Texts and Transmission*, p. 162-164.

(23) LIBANIOS, *Discours*, t. I, *Autobiographie (Discours I)*, éd. J. MARTIN - P. PETIT, Coll. Budé, Paris, 1979, p. 52-58 et 92.

Mais frappons le grand coup.

Comment concevoir la tragédie grecque sans les Choéphores d'Eschyle, sans l'Iphigénie à Aulis ou les Suppliantes d'Euripide? Comment concevoir la poésie latine sans les œuvres de Lucrèce, de Catulle, de Tibulle? Comment concevoir l'histoire dans l'Antiquité sans Polybe, sans Tite-Live, sans Tacite? Comment concevoir la pensée morale et philosophique antique sans Epictète, sans Sénèque, sans Marc-Aurèle? Comment concevoir l'étude de l'art du gouvernement chez les anciens sans la *République* de Cicéron? Celle de l'histoire de la langue latine sans le *De lingua latina* de Varron? Comment imaginer une étude du droit athénien qui se passerait des discours de Lysias? Une étude du droit romain qui se passerait des *Institutes* de Gaius? Une étude de la géographie et de l'archéologie grecques qui se passerait de Pausanias? Une étude de la topographie antique qui se passerait de la Table de Peutinger?

Or, à propos de toutes ces œuvres grandes ou importantes entre toutes, nous pouvons dire et répéter chaque fois : manuscrit unique.

Les *Choéphores* d'Eschyle, tout comme ses *Suppliantes* — c'est-à-dire deux sur les sept tragédies d'Eschyle qui nous ont été conservées — ne sont parvenues à nous que grâce à un seul manuscrit : le *Laurentianus* 32, 9 de Florence ⁽²⁴⁾. Neuf pièces d'Euripide sur les dix-neuf conservées, dont *Iphigénie à Aulis* et les *Suppliantes*, n'ont survécu que dans un manuscrit unique, attesté à Byzance au XII^e siècle, manuscrit aujourd'hui perdu, mais dont nous possédons deux copies du XIV^e siècle ⁽²⁵⁾.

Le cas de Lucrèce est célèbre : l'unique témoin dont dérive toute notre tradition manuscrite est aujourd'hui perdu, mais il a été reconstitué avec une telle précision qu'il est, a-t-on pu dire, aussi familier aux spécialistes que si ceux-ci l'avaient eu entre les mains ; c'est un manuscrit qui existait à la Cour carolingienne ⁽²⁶⁾. L'œuvre de Catulle, un poème mis à part, n'a été connue que par un seul manuscrit, découvert à Vérone au XIV^e siècle et aujourd'hui perdu ⁽²⁷⁾. Celle de Tibulle provient d'un manuscrit unique, lui aussi perdu, attesté, comme pour Lucrèce, à la Cour carolingienne ⁽²⁸⁾.

Des quarante livres des *Histoires* de Polybe, seuls les livres I à V sont conservés en entier. Les livres VI à XL — soit les neuf dixièmes de l'œuvre — ne sont connus que par des extraits. Pour les livres I à V, nous devons notre texte à un manuscrit unique — perdu — peut-être très ancien, mais qui n'a donné que tardivement naissance à notre tradition manuscrite ⁽²⁹⁾. Le cas de Tite-Live est aussi celui d'une transmission très partielle : 35 livres conservés sur 142. Pour les 35 livres conservés, vingt, soit près

(24) M. MUND-DOPCHIE, *La survie d'Eschyle à la Renaissance. Éditions, traductions, commentaires et imitations*, Louvain, 1984, p. XLIX et LII ; *Die Textüberlieferung*, p. 274-275.

(25) *Die Textüberlieferung*, p. 273, 278 et 591 ; REYNOLDS et WILSON, p. 52, et surtout A. TUILIER, *Recherches critiques sur la tradition du texte d'Euripide*, Paris, 1968, passim et spécialement p. 179, 187, 196-197 et 287.

(26) *Texts and Transmission*, p. 218-222.

(27) *Die Textüberlieferung*, p. 389-390 ; *Texts and Transmission*, p. 43-45.

(28) *Die Textüberlieferung*, p. 397-399 ; *Texts and Transmission*, p. 420-425.

(29) J. M. MOORE, *Polybiana*, dans les *Greek, Roman and Byzantine Studies*, t. 12, 1971, p. 411 et sv., et spécialement p. 419, 422-423, 435-436 et 448-449.

des deux tiers, le sont par un manuscrit unique : un manuscrit unique pour les livres XXI à XXV de la 3^e décade (30) ; un manuscrit unique pour la 4^e décade (31) ; un manuscrit unique pour les cinq premiers livres de la 5^e décade (32). En ce qui concerne Tacite, inutile de beaucoup insister : c'est également un cas célèbre. Ce qui nous est parvenu de Tacite doit représenter un peu moins de la moitié de son œuvre. Tout, absolument tout, nous est connu grâce à trois manuscrits uniques : le *Mediceus prior* (= *Laurentianus*, 68,1) pour les six premiers livres des *Annales* (33) ; le *Mediceus II* (= *Laurentianus*, 68,2) pour les livres XI à XVI des *Annales* et une partie des *Histoires* (34) ; l'illustre *Hersfeldensis*, dont il ne subsiste plus qu'un fragment, pour l'*Agricola* et la *Germanie* (35).

Les *Entretiens* d'Épictète : un seul manuscrit, un *Bodleianus* d'Oxford datant de la fin du XI^e ou du début du XII^e siècle (36). Les œuvres philosophiques majeures de Sénèque : un manuscrit unique, datant des environs de 800, pour le *De beneficiis* et le *De clementia* (37) ; un manuscrit unique, datant de la fin du XI^e siècle, pour les *Dialogues* (38). Les *Pensées* de Marc-Aurèle : elles ont survécu grâce, apparemment, à un manuscrit unique — aujourd'hui perdu — qu'Aréthas, archevêque de Césarée, fit co-

(30) REYNOLDS et WILSON, p. 67 ; *Texts and Transmission*, p. 208-209.

(31) REYNOLDS et WILSON, p. 74 et 88 ; *Texts and Transmission*, p. 211-213. Le manuscrit unique est ici un manuscrit en onciale du V^e s. dont il ne subsiste plus que quelques lambeaux retrouvés dans des reliures, le *Bamberg Class.* 35 a. Il faut cependant noter qu'un manuscrit qu'ont utilisé deux humanistes du XVI^e s. et qui est aujourd'hui totalement perdu, représentait peut-être une tradition indépendante du *Bamberg Class.* 35 a ; voir *Texts and Transmission*, p. 211-212.

(32) TITE-LIVE, *Histoire romaine*, t. XXXI, Livres XLI-XLII, éd. P. JAL, Coll. Budé, Paris, 1971, p. LXXXIII-LXXXVI ; REYNOLDS et WILSON, p. 68 et 70 ; *Texts and Transmission*, p. 214.

(33) REYNOLDS et WILSON, p. 68 et 94 ; *Texts and Transmission*, p. 406-407.

(34) REYNOLDS et WILSON, p. 75 et 260 ; *Texts and Transmission*, p. 407-409. L'étude classique est celle de E. A. LOWE, *The Unique Manuscript of Tacitus' Histories*, dans ses *Paleographical Papers, 1907-1965*, publ. p. L. BIELER, t. I, Oxford, 1972, p. 289-302. La thèse, défendue ardemment par certains érudits, suivant laquelle on pourrait trouver dans des manuscrits du XV^e s. une tradition indépendante du *Mediceus II*, a en général perdu aujourd'hui ses soutiens : cf. *Texts and Transmission*, p. 408-409 ; TACITE, *Annales*, Livres I-III, éd. P. WUILLEUMIER, Coll. Budé, 2^e éd., Paris, 1978, p. LIV-LV ; et Livres XIII-XVI, même éditeur, Paris, 1978, p. xi.

(35) TACITE, *Vie d'Agricola*, éd. E. DE SAINT-DENIS, Coll. Budé, 4^e tirage, Paris, 1962, p. XXIII-XXX ; *La Germanie*, éd. J. PERRET, Coll. Budé, Paris, 1949, p. 47-56 ; *Texts and Transmission*, p. 410-411. David Schaps a contesté le fait que ce que l'on considère habituellement comme le seul fragment subsistant du *Hersfeldensis*, c'est-à-dire huit feuillets en minuscule caroline du IX^e s., contenant une partie de l'*Agricola* et découverts en 1902 à Iesi, près d'Ancône, puissent réellement provenir du *Hersfeldensis*. Ses arguments sont assez impressionnants (cf. D. SCHAPS, *The found and lost manuscripts of Tacitus' Agricola*, dans *Classical Philology*, t. 74, 1979, p. 28-42). Mais il n'empêche — et c'est ce qui importe pour notre propos — que, pour citer le dernier éditeur de l'*Agricola* dans la collection Teubner, « codicem Hersfeldensem ceterorum testium fontem unicum fuisse nemo fere est qui nunc dubitet » (éd. J. DELZ, Stuttgart, 1983, p. V).

(36) ÉPICTÈTE, *Entretiens*. Livre I, éd. J. SOUILHÉ, Coll. Budé, Paris, 1943, p. LXXII-LXXV ; *Die Textüberlieferung*, p. 298-299 et 590 ; REYNOLDS et WILSON, p. 146 et 258.

(37) REYNOLDS et WILSON, p. 110 ; *Texts and Transmission*, p. 363-365.

(38) REYNOLDS et WILSON, p. 75 ; *Texts and Transmission*, p. 366-369.

pier sur un exemplaire plus ancien dans la première moitié du x^e siècle (39). La *République* de Cicéron : la perle des palimpsestes, la découverte fameuse entre toutes d'Angelo Mai, en 1819 (40).

La survie de Varron et du *De lingua latina* est due à un manuscrit du Mont-Cassin du xi^e siècle, qui est aujourd'hui le *Laurentianus*, 51,10 (41). Celle de la plupart des discours de Lysias à un manuscrit du xii^e siècle aujourd'hui conservé à Heidelberg, le *Palatinus Heidelbergensis* 88 (42). Celle des *Institutes* de Gaius à la découverte d'un palimpseste par Niebuhr, à Vérone, en 1816 (43).

La tradition manuscrite de Pausanias remonte tout entière à un manuscrit qui était au début du xv^e siècle entre les mains du Florentin Niccolò Niccoli, qui passa après sa mort, à Florence, au couvent de Saint-Marc, et dont on perd ensuite la trace (44). La Table de Peutinger, du nom de l'humaniste qui la possédait au xvi^e siècle, est aujourd'hui conservée à Vienne : c'est une copie — unique — datant du xii^e siècle (45).

Nous venons de citer quelques exemples frappants, qui nous paraissent remarquables. Ils n'épuisent pas, soulignons-le, la liste des œuvres d'une importance majeure connues grâce à un manuscrit unique. D'autres exemples surgiront encore par la suite.

Nous allons d'ailleurs en voir surgir immédiatement en nous attachant, dans notre examen, à une catégorie d'œuvres qu'il nous paraît intéressant de privilégier : les sources historiques.

Les sources historiques. Réfléchissons-y : pour des chapitres souvent importants du passé, à quel point les lumières que nous pouvons avoir seraient-elles obscurcies voire même l'obscurité serait-elle totale, si un manuscrit — un seul — était venu à disparaître.

(39) MARC-AURÈLE, *Pensées*, éd. A. I. TRANNOY, Coll. Budé, Paris, 1925, p. xix ; MARCO AURELIO ANTONINO, *Pensieri*, éd. E. PINTO, Naples, 1968, p. 21-22 ; REYNOLDS et WILSON, p. 44 ; A. DAIN, *La transmission des textes littéraires classiques de Pholius à Constantin Porphyrogénète*, dans les *Dumbarton Oaks Papers*, t. 8, Cambridge (Mass.), 1954, p. 34, réimprimé dans *Griechische Kodikologie und Textüberlieferung*, publ. sous la dir. de D. HARLFINGER, Darmstadt, 1980, p. 208. « C'est à ce geste d'Aréthas », écrit Alphonse Dain, « que nous devons d'avoir conservé de nos jours le texte si précieux de l'empereur philosophe » (*loc. cit.*).

(40) *Die Textüberlieferung*, p. 371 et 382 ; REYNOLDS et WILSON, p. 59, 132-133 et 259 ; *Texts and Transmission*, p. 131-132.

(41) REYNOLDS et WILSON, p. 75 ; *Texts and Transmission*, p. 430-431.

(42) LYSIAS, *Discours*, tome I, éd. L. GERNET et M. BIZOS, Coll. Budé, Paris, 1924, p. 12 ; R. BROWNING, *Recentiores non deteriores*, dans *Griechische Kodikologie und Textüberlieferung*, *op. cit.*, p. 269-270 ; *Die Textüberlieferung*, p. 267.

(43) GAIUS, *Institutes*, éd. J. REINACH, Coll. Budé, Paris, 1950, p. xi-xii ; REYNOLDS et WILSON, p. 133 ; *Texts and Transmission*, p. 174.

(44) PAUSANIAS, *Graeciae Descriptio*, t. I, éd. M. H. ROCHA-PEREIRA, Coll. Teubner, Leipzig, 1973, p. v-viii ; A. DILLER, *The Manuscripts of Pausanias*, dans les *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, t. 88, 1957, p. 169 et sv. ; A. DILLER, *Pausanias in the Middle Ages*, dans les mêmes *Transactions*, t. 87, 1956, p. 94-97.

(45) W. KUBITSCHKEK dans RE, t. X, 2, col. 2126 et sv. ; F. GISINGER dans RE, t. XIX, 2, col. 1405-1412. Sur la date du manuscrit, cf. C. PIÉRARD, *Un exemplaire de la Tabula itineraria ou Tabula Peutingeriana, édition Moretus 1598, conservé à Mons*, dans *Quaerendo*, t. I, 1971, p. 205.

Réfléchissons par exemple à l'histoire d'Alexandre le Grand. Pour essayer de saisir la personnalité et le rôle d'Alexandre le Grand, la source la plus détaillée, la source essentielle même — quoique très tardive — est l'*Anabase* d'Arrien. Pour essayer de connaître Alexandre, il nous faut Arrien. Or l'*Anabase* est venue à nous par un manuscrit des environs de 1200, qui se trouve aujourd'hui à Vienne (*Hist. gr.* 4), et toutes les copies de l'œuvre, à partir du xv^e siècle, dérivent de ce manuscrit unique⁽⁴⁶⁾. Un manuscrit, un seul, disparaît, et notre connaissance d'Alexandre le Grand baisse de plusieurs crans.

Ouvrons l'*Histoire de Rome* de Piganiol. L'importance des sources, période par période, y est bien caractérisée. Pour la Première guerre punique, « Polybe donne un récit très précieux »⁽⁴⁷⁾. Pour l'histoire de Rome entre les deux premières guerres puniques, « la source la meilleure est Polybe »⁽⁴⁸⁾. Pour la Deuxième guerre punique, « notre meilleure source est Polybe »⁽⁴⁹⁾. Pour Rome et l'Orient, au II^e s. avant J.C., en tout premier lieu : Polybe⁽⁵⁰⁾. Quelle amputation, quelle mutilation pour ces grands chapitres d'histoire si Polybe avait disparu. Or la survie de Polybe, nous l'avons vu, a tenu à un seul manuscrit.

Pour l'histoire des empereurs romains, deux sources absolument capitales se relaient : Suétone et l'*Histoire Auguste*. Suétone a beau être pour une part un raconteur malveillant d'anecdotes douteuses ou extravagantes, que ferait-on sans lui ? L'*Histoire Auguste* a beau être une source réellement abominable, où la pure invention le dispute souvent à la fantaisie, elle est cent fois plus indispensable encore : c'est elle qui, pour plus d'un siècle et demi d'histoire impériale (II^e-III^e s.), est seule à nous fournir le canevas de nos connaissances⁽⁵¹⁾. Encore une fois, que ferions-nous sans elle ? Or quelle est la tradition manuscrite de ces deux œuvres ? Suétone a commencé à être copié et recopié de manière surabondante à partir du IX^e siècle, mais jusque-là, il n'avait survécu que grâce à un seul manuscrit, aujourd'hui perdu⁽⁵²⁾. Quant à l'*Histoire Auguste*, l'histoire de sa tradition manuscrite est moins bien assurée, mais des spécialistes compétents s'accordent aujourd'hui à penser que le *Palatinus latinus* 899 du Vatican, qui est un manuscrit du IX^e siècle, est le manuscrit unique d'où dérivent tous les autres⁽⁵³⁾.

(46) ARRIEN, *Anabasis Alexandri*, éd. P. A. BRUNT, Coll. Loeb, t. I, Londres, 1976, p. xiv-xv ; *Die Textüberlieferung*, p. 586 ; REYNOLDS et WILSON, p. 146. Notice sur ce manuscrit célèbre dans H. HUNGER, *Katalog der griechischen Handschriften der österreichischen Nationalbibliothek*, t. I, Vienne, 1961, p. 5.

(47) A. PIGANIOU, *Histoire de Rome*, Paris, 1946, p. 85.

(48) *Id.*, p. 86.

(49) *Id.*, p. 106.

(50) *Id.*, p. 126.

(51) Comme l'écrit Sir Ronald Syme, l'*Histoire Auguste* est « the sole Latin source of any compass surviving as evidence for more than a century and a half of imperial history (117-284) » (R. SYME, *The Historia Augusta. A call of clarity*, Bonn, 1971, p. 1).

(52) SÜETONIUS, éd. J. C. ROLFE, Coll. Loeb, t. I, Londres, 1951, p. XXI-XXII ; L. PREUD'HOMME, *Troisième étude sur l'histoire du texte de Suétone De Vita Caesarum*, Bruxelles, 1904, p. 61 et 79 et sv. ; *Texts and Transmission*, p. 399-404.

(53) *Texts and Transmission*, p. 354-356.

C'est devant ce *Palatinus latinus* 899 plus que devant tout autre que l'historien devrait frémir : cet unique manuscrit disparaît et tout un pan, un pan énorme, de l'histoire impériale s'effondre.

Reprenons Piganiol et son *Histoire de Rome*. Quelques-uns de ses commentaires encore sur les sources. Pour l'étude du gouvernement provincial durant les deux premiers siècles, nous dit-il, « la source la plus précieuse est la correspondance entre Pline et Trajan » (54). Pour l'époque de Dioclétien, « les *Panegyriques latins* sont parmi nos sources les plus précieuses » (55). Pour le iv^e siècle, « un des plus grands historiens latins est Ammien Marcellin » ; Piganiol le cite comme la source essentielle (56). Mais elle ne couvre pas tout le siècle : « Ammien s'arrête à 378. Zosime devient source principale » (57). En ce qui concerne l'armée de la fin du Bas-Empire — un sujet évidemment essentiel —, « la *Notitia Dignitatum* est la source principale » (58).

A chacune de ces phrases, l'historien peut et doit frémir : notre connaissance de la source « la plus précieuse » a tenu chaque fois à la survie d'un seul manuscrit. La correspondance entre Pline et Trajan ? Elle n'est venue jusqu'à nous que grâce à un seul témoin, fort ancien, mais dont les premiers rejets que nous conservions datent du ix^e siècle (59). Les *Panegyriques latins* ? « Il en a été de ce recueil », dit l'éditeur de la Collection Budé, « comme d'un certain nombre de textes des meilleurs auteurs qui n'ont été sauvés du naufrage des temps que par un exemplaire unique retrouvé miraculeusement par les humanistes de la Renaissance et disparu depuis » (60). Ammien Marcellin ? Un manuscrit du ix^e siècle dont dérivent tous les autres (61). Zosime ? Le *Vaticanus Graecus* 156, écrit du x^e au xii^e siècle, est seul à nous avoir transmis son *Histoire nouvelle* (62). La *Notitia Dignitatum* ? Un manuscrit qui remontait peut-être

(54) *Op. cit.*, p. 335.

(55) *Id.*, p. 455.

(56) *Id.*, p. 473.

(57) *Id.*, p. 497.

(58) *Id.*, p. 481.

(59) *Texts and Transmission*, p. 316-322.

(60) *Panegyriques latins*, t. I, éd. E. GALLETIER, Coll. Budé, Paris, 1949, p. xxxviii ; voir aussi *Texts and Transmission*, p. 289. A noter cependant que l'on a repéré un autre manuscrit, un « manuscrit fantôme », qui a été consulté au xvi^e s. à l'abbaye de Saint-Bertin par un érudit local, et qui pourrait avoir été — il faut employer le conditionnel car rien à ce sujet n'est assuré — un frère jumeau du premier : cf. éd. GALLETIER, p. XLIX-LII. Certains ont cru même à une troisième tradition manuscrite, mais cette fois tout à fait à tort : cf. GALLETIER, p. LII-LIII.

(61) Ce manuscrit, un *Hersfeldensis*, a été recopié dès le ix^e s. dans un *Fuldensis*, lequel a été à son tour, à partir du xv^e s., à l'origine de toute la tradition manuscrite ultérieure. Le *Hersfeldensis* a été vu encore au xvi^e s. par l'humaniste Gelenius, qui l'a utilisé, mais il a ensuite presque complètement disparu — il n'en subsiste plus que six feuillets. S'il n'y avait cette utilisation du *Hersfeldensis* par Gelenius, on serait tenté de dire que le manuscrit unique, en fait, a été le *Fuldensis*. Cf. W. SEYFARTH, *Philologische Probleme um Ammianus Marcellinus. Gedanken über die handschriftliche Ueberlieferung und eine moderne Textgestaltung*, dans *Klio*, t. 48, 1967, p. 213 et sv. ; AMMIEN MARCELLIN, *Histoire*, t. I, éd. E. GALLETIER et J. FONTAINE, Coll. Budé, Paris, 1968, p. 41-45 ; *Texts and Transmission*, p. 6-8.

(62) ZOSIME, *Histoire nouvelle*, t. I, éd. F. PASCHOUD, Coll. Budé, Paris, 1971, p. LXXVII-LXXIX.

au VII^e ou au VIII^e siècle est le seul témoin qui ait traversé le Moyen âge. On le retrouve à Spire au XV^e siècle, et il commence à ce moment à être copié. Ce *Spirensis*, source de toute la tradition manuscrite, disparaît au XVII^e siècle (63).

Nous pourrions, pour l'Antiquité et en dépassant même l'Antiquité, entamer une sorte de litanie. L'unique manuscrit de la *Germanie* de Tacite disparaît, et l'histoire ancienne du monde germanique sombre dans les ténèbres. Le manuscrit unique de *De legationibus* de Constantin Porphyrogénète, contenant des extraits de Priscus, disparaît, et une très grande partie de ce que nous savons d'Attila et des Huns disparaît avec lui (64). Le manuscrit unique du *Livre des Cérémonies* du même Constantin Porphyrogénète se perd, et nous ne connaissons plus, comme l'écrit un spécialiste, que « bien peu de chose de la vie intérieure de l'Empire byzantin entre le VIII^e et le X^e siècle » (65). Le manuscrit unique grâce auquel a survécu la chronique de Jean de Nikiou, du VII^e siècle, est perdu, et il ne reste plus grand chose de l'histoire de la conquête de l'Égypte par les Arabes (66).

Ce que nous venons d'évoquer, ce sont de grands chapitres de l'histoire. Mais la liste est évidemment beaucoup plus longue — ce serait une longue, une très longue litanie — des aspects plus particuliers du passé que nous ne connaissons que grâce à la survie d'un manuscrit unique et dont, sans lui, nous ignorerions carrément tout. Le manuscrit unique d'une œuvre une fois encore de Constantin Porphyrogénète, cette fois les *Excerpta de virtutibus et vitiis*, aurait-il été perdu que nous ne saurions absolument rien de la résistance de la population de la Provence à la conquête romaine au II^e siècle avant notre ère (67). Sans la *Germanie* de Tacite, nous n'aurions pas la moindre trace écrite de l'histoire des habitants de la Suède dans l'Antiquité (68).

(63) E. POLASCHEK dans RE, t. XVII, 1, col. 1114-1115 ; *Texts and Transmission*, p. 253-257.

(64) Sur le manuscrit du *De Legationibus*, cf. *Excerpta historica iussu Imp. Constantini Porphyrogeniti confecta. Excerpta de legationibus*, éd. C. DE BOER, t. I, Berlin, 1903, p. VIII ; C. GRAUX, *Essai sur les origines du fonds grec de l'Escorial*, Paris, 1880, p. 93-97 ; J. M. MOORE, *The Manuscript Tradition of Polybius*, Cambridge, 1965, p. 137-139 ; G. DE ANDRÈS, *Catalogo de los codices griegos desaparecidos de la Real Biblioteca de El Escorial*, L'Escorial, 1968, p. 43 ; *Die Textüberlieferung*, p. 431. Sur l'importance de Priscus, cf. G. MORAVCSIK, *Byzantinoturcica*, t. I, *Die Byzantinischen Quellen der Geschichte der Türkvölker*, 2^e éd., Berlin, 1958, p. 479-488, et spécialement p. 487, ainsi que *Die Textüberlieferung*, p. 430.

(65) CONSTANTIN VII PORPHYROGÉNÈTE, *Le Livre des Cérémonies*, t. I, éd. A. VOGT, Paris, 1935, p. XXVIII. Sur le manuscrit unique de l'œuvre, voir p. VI-VII.

(66) *The Chronicle of John, Bishop of Nikiu, translated from Zotenberg's Ethiopic text*, éd. R. H. CHARLES, Londres, 1916, p. v-vi (une traduction arabe de l'œuvre, perdue, sur laquelle a été faite au début du XVII^e s. une traduction éthiopienne, dont l'unique témoin, perdu lui aussi, est connu grâce à deux exemplaires dérivés, l'un du XVII^e et l'autre du XVIII^e s.). Sur l'importance capitale de Jean de Nikiou, cf. A. J. BUTLER, *The Arab Conquest of Egypt*, Oxford, 1902, p. XIX.

(67) Extrait de Diodore de Sicile reproduit dans les *Excerpta* de Constantin Porphyrogénète : cf. *Excerpta historica iussu ... confecta*, éd. citée, t. II, 1^{re} partie, *Excerpta de virtutibus et vitiis*, éd. T. BUETTNER-WOBST, Berlin, 1906, p. 309 et DIODORUS OF SICILY, éd. F. R. WALTON, Coll. Loeb, t. 12, Londres, 1967, p. 110-111. Voir C. JULLIAN, *Histoire de la Gaule*, t. 3, Paris, 1909, p. 12. Sur le manuscrit unique des *Excerpta de virtutibus et vitiis*, cf. l'édition BUETTNER-WOBST, p. IX et sv.

(68) Cf. SCHOENFELD sub v^o *Scandinavia* dans RE, 2^e série, t. II, 1, col. 340-342 ; J. SVENNING, *Skandinavien bei Plinius und Ptolemaios*, Uppsala, 1974, p. 96-97.

C'est notamment la confrontation des sources écrites et des sources archéologiques qui peut, à cet égard, inspirer des réflexions. A Delphes, en parcourant tout ce que ce haut lieu de la Grèce nous a laissé d'émouvant, nous rencontrerions des énigmes presque à chaque pas si nous n'avions à la main notre Pausanias. Sans Pausanias, nous ne comprendrions pas beaucoup mieux l'ancienne Acropole ou l'Agora d'Athènes. La multiplication des énigmes nous a été évitée par le seul manuscrit que possédait au xv^e siècle le Florentin Niccolò Niccoli.

Il existe des cas où, en face de restes archéologiques parfois imposants, nous ne pouvons prendre appui sur aucun texte : les sources écrites sont muettes. A Grand, un petit village du département des Vosges, nous sommes en face des vestiges d'un des plus grands amphithéâtres du monde romain, un amphithéâtre qui pouvait accueillir quelque 15.000 spectateurs ; en face aussi d'une basilique qui était ornée d'une mosaïque géante, la plus grande mosaïque qui ait été exhumée en Gaule (69). A Vendeuil-Caply, en Picardie, entre Beauvais et Amiens, on a repéré les restes d'une ville qui couvrait environ 60 hectares, avec un forum et deux théâtres : de toute évidence un centre important (70). Or ni pour Grand ni pour Vendeuil-Caply, nous ne trouvons la moindre mention dans les textes antiques : aucun texte qui les citait n'a survécu.

Mais sait-on qu'il s'en est fallu d'un manuscrit, un seul, pour que la même mésaventure n'arrive à une des plus extraordinaires constructions que nous ayons héritée de Rome, et qui est le mur d'Hadrien. La seule mention du mur d'Hadrien, dans les textes de l'Antiquité, se trouve dans l'*Histoire Auguste*. Une phrase seulement d'ailleurs : Hadrien, nous dit-on, *murum per octoginta milia passuum primus duxit, qui barbaros Romanosque divideret*. Voilà ce qui est arrivé jusqu'à nous grâce au *Palatinus latinus* 899. Supposons un malheur arrivé à ce *Palatinus*, et nous serions devant le formidable appareil militaire qu'est le mur d'Hadrien comme devant Grand ou devant Vendeuil-Caply : sans la moindre bribe de texte antique pour nous éclairer (71).

(69) R. BILLORET, *La ville antique de Grand, Vosges*, Colmar, 1978 ; du même, *Grand la gallo-romaine*, Nancy, 1981 ; H. P. EYDOUX, *Réalités et énigmes de l'archéologie*, 2^e éd., Paris, 1964, p. 161 et sv. ; *Les Villes antiques de la France*, publ. sous la dir. de E. FRÉZOULS, t. I, *Belgique 1. Amiens-Beauvais-Grand-Metz*, Strasbourg, 1982, p. 199 et sv.

(70) *Tabula Imperii Romani. Lutetia-Atuatuca-Ulpia Noviomagus, M 31 Paris*, publ. sous la dir. de R. CHEVALLIER, Paris, 1975, p. 184-185 ; J. L. MASSY dans *Histoire et Archéologie*, août-septembre 1984, p. 10-11. Vendeuil-Caply était bien, selon toute apparence, un *vicus*, et non ce que l'on nomme un *conciliabulum* ; cf. G. C. PICARD, *Vicus et conciliabulum*, dans *Caesarodunum*, 1976, n° 11 (= *Actes du Colloque Le Vicus gallo-romain, juin 1975*), p. 48.

(71) On peut citer un cas parallèle et qui est celui d'une autre construction d'Hadrien, non moins extraordinaire à beaucoup d'égards, sa richissime, sa prodigieuse villa de Tivoli, « une sorte de mine inépuisable », écrivait Gaston Boissier, « qui a fourni de chefs-d'œuvre tous les musées du monde » (*Promenades archéologiques. Rome et Pompéi*, 7^e éd., Paris, 1901, p. 206 ; voir aussi P. GUSMAN, *La Villa Impériale de Tibur (Villa Hadriana)*, Paris, 1904, p. 11). A part un passage assez vague d'Aurelius Victor (*palatia exstruere* : AURELIUS VICTOR, *Livre des Césars*, éd. P. DUFRAGNE, Coll. Budé, Paris, 1975, p. 20), les seules mentions explicites de la Villa d'Hadrien (*Tiburtinam villam exaedificavit — in villa Tiburtina — non longe ab Hadriani palatio*) sont dans l'*Histoire Auguste* (cf. H. WINNEFELD, *Die Villa des Hadrian bei Tivoli = Jahrbuch des kaiserlich deutschen archäologischen Instituts*, 3^e Ergänzungsheft, Berlin, 1895, p. 2). Répétons notre an-

Nous avons jusqu'à présent souligné ce que seraient nos ignorances si tel ou tel témoin unique avait été perdu. Mais on peut prendre également le problème sous un autre angle et montrer combien, dans ce cas, l'histoire que nous écrivions serait, par rapport à celle qui nous est devenue familière, non seulement amputée, mutilée, mais carrément différente. Ceci est d'une telle évidence que nous pouvons nous dispenser de longs développements : sans Tacite, sans Suétone, sans Ammien Marcellin, nous n'écrivions pas seulement une histoire avec beaucoup plus de blancs, mais à beaucoup d'égards, littéralement, une autre histoire. Otez Arrien, et le portrait d'Alexandre le Grand change. Otez le *De mortibus persecutorum* de Lactance — c'est-à-dire supposez que l'on n'ait pas, comme on l'a fait au xvii^e siècle, retrouvé le seul manuscrit de l'œuvre, qui date de la fin du xi^e siècle (72) —, et vous aurez une image de Constantin différente de celle qui est aujourd'hui la nôtre (73).

Une histoire différente, disons-nous. Mais serait-elle différente, éventuellement, sur des points que l'on peut considérer comme réellement essentiels ?

A cette question, je voudrais répondre par deux cas, par deux exemples.

Heinrich Schliemann arrive à Mycènes en 1874. Il y opère quelques sondages. Deux ans plus tard, il y revient pour entamer de véritables fouilles. Avec une équipe de travailleurs, il fouille non loin de la porte des Lionnes, à l'intérieur de la grande muraille de l'Acropole. C'est à cet endroit que, dans la seconde moitié de 1876, il va découvrir cinq tombes enfermées dans un enclos circulaire. Il s'agit là, a-t-on justement écrit, d'« une des découvertes les plus prestigieuses de toute l'histoire de l'archéologie grecque ». « Elle révèle pour la première fois la civilisation mycénienne et éclaire

tienne : un manuscrit disparaît, et nous n'avons plus aucune attestation écrite précise de ce qui a été une des plus grandes réalisations de l'art antique.

(72) LACTANCE, *De la mort des persécuteurs*, éd. J. MOREAU, Coll. Sources chrétiennes, t. I, Paris, 1954, p. 73-74. Cf. aussi J. ROUGÉ, *A propos du manuscrit du « De mortibus persecutorum »*, dans *Lactance et son temps. Recherches actuelles*, publ. sous la dir. de J. FONTAINE et M. PERRIN, Paris, 1978, p. 13-15.

(73) Je me limite ici à l'Antiquité, mais il est évident que le Moyen âge — et même sans aucun doute des époques ultérieures — pourraient fournir des exemples analogues. On n'écrirait pas de la même manière l'histoire économique de la période carolingienne si l'on ne disposait pas du *capitulare de villis*. Or ce capitulaire, que l'on a salué comme « le plus célèbre de tous les documents économiques carolingiens » (F. VERCAUTEREN, dans F. LOT et F. L. GANSHOF, *Histoire du moyen âge*, t. I, *Les destinées de l'Empire en Occident de 395 à 888*, 2^e partie, n^{lle} éd., Paris, 1941, p. 618) est venu à nous par un manuscrit unique, un manuscrit du ix^e s. qui fait son apparition pour la première fois au xvi^e s. dans la bibliothèque de Flacius Illyricus, et qui ne sera édité pour la première fois qu'en 1647 (cf. *Capitulare de Villis. Cod. Guelf. 254 Helmst. der Herzog August Bibliothek Wolfenbüttel*, éd. C. BRUEHL, Stuttgart, 1971, p. 5 et 9 ; les deux dernières notices relatives au capitulaire sont celles de W. METZ dans le *Reallexikon der Germanischen Altertumskunde*, 2^e éd., t. 4, Berlin, 1981, p. 339-340, et de C. BRUEHL et A. VERHULST dans le *Lexikon des Mittelalters*, t. 2, Munich-Zurich, 1983, col. 1482-1483). De même, pour prendre encore un exemple de l'époque carolingienne, on ne fournirait pas la même version et les mêmes interprétations du partage de l'Empire en 843 et de ses préliminaires si l'on ne s'appuyait pas sur Nithard — et Nithard, nous l'avons vu, est aussi un cas de manuscrit unique (cf. ci-dessus, p. 56 et n. 11 ; pour la portée historique de l'œuvre, on renverra en dernier lieu à J. L. NELSON, *Public Histories and Private History in the work of Nithard*, dans *Speculum*, t. 60, 1985, p. 251 et sv.).

d'un jour nouveau l'univers des poèmes homériques. Les objets que Schliemann met au jour comptent parmi les témoins matériels les plus précieux que nous ait légués l'Antiquité » (74). Comment s'expliquer cette prodigieuse trouvaille? Par le fait que Schliemann lisait Pausanias et que Pausanias le guidait (75) : Pausanias, en effet, situait des tombes des Atrides à l'intérieur de l'enceinte de l'Acropole. Schliemann a fouillé là où Pausanias, en quelque sorte, lui disait de fouiller. Imaginons que Niccolò Niccoli, ou un autre avant lui, ait laissé se perdre le manuscrit que nous savons — quelle raison Schliemann aurait-il eue de chercher des tombes au cœur même de l'Acropole? Ce n'est pas un lieu habituel de sépulture. Sans Pausanias, sans la survie du témoin unique de Pausanias, c'est toute la civilisation mycénienne qui risquait de manquer son entrée dans l'histoire.

Prenons un second cas. Tacite, dans le livre XV de ses *Annales*, qu'il rédige au début du II^e siècle, évoque le grand incendie de Rome de l'an 64, et ce qui l'a suivi, c'est-à-dire la persécution par Néron des chrétiens, des *chrestiani*. « Ce nom », écrit-il à propos des *chrestiani*, « leur vient de Christ, qui, sous Tibère, avait été livré au supplice par le procurateur Ponce Pilate ». Texte célèbre entre tous : c'est la première mention dans un texte « profane » de Jésus comme personnage historique (76). Le livre XV des *Annales*, nous l'avons dit, c'est le *Mediceus II*, un manuscrit du XI^e siècle du Mont-Cassin qui, après des vicissitudes assez mystérieuses, devait arriver aussi dans la première moitié du XV^e siècle entre les mains de Niccolò Niccoli. A l'époque où il était encore au Mont-Cassin, au XIV^e siècle, les manuscrits de l'abbaye n'étaient certainement pas conservés dans les meilleures conditions ; Boccace nous les décrit — avec sans doute une pointe d'exagération — comme abandonnés, couverts de poussière, dans une salle ouverte à tous, où les moines venaient prélever, quand ils en avaient besoin, des feuillets des *codices* (77). On n'exagère certainement pas, en tout cas, en disant que le livre XV des *Annales* a couru de grands risques. Imaginons qu'il ait péri. La première attestation de Jésus comme personnage historique, dans les textes profanes, ne serait plus dans ce cas chez Tacite ; il faudrait attendre, pour la trouver, le dernier tiers du II^e siècle, avec Lucien de Samosate et surtout Celse (78). On peut

(74) R. LAFFINEUR, *Un siècle de fouilles à Mycènes*, dans la *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, t. 55, 1977, p. 7-8.

(75) Cf. H. SCHLIEMANN, *Mycènes*, trad. franç., Paris, 1879, p. 115-117.

(76) Je laisse ici de côté les problèmes extrêmement compliqués posés par la prétendue mention de Jésus chez Flavius Josèphe. Il y a là-dessus toute une bibliographie. Le moins que l'on puisse dire, à propos de cette mention, est que le risque d'interpolation est énorme.

(77) La description haute en couleurs de Boccace est dans le commentaire de Dante de Benvenuto Rambaldo ; on la trouvera reproduite dans TACITUS, *Codex Laurentianus Mediceus 68 II phototypice editus*, éd. H. ROSTAGNO, Leyde 1902 (= *Codices graeci et latini photographice depicti*, t. 7, 2^e partie), p. III-IV. Sa véracité a été contestée par L. TOSTI, *Storia della Badia di Monte-Cassino*, t. 3, Naples, 1843, p. 94 et sv., et par E. A. LOWE dans ses *Paleographical Papers, 1907-1965*, publ. p. L. BIELER, t. I, Oxford, 1972, p. 296, mais même si l'on admet qu'elle comporte un certain degré d'exagération, je ne vois pas de raison d'en récuser le fond.

(78) Cf. P. DE LABRIOLLE, *La Réaction païenne. Étude sur la polémique antichrétienne du I^{er} au VI^e siècle*, 7^e éd., Paris, 1942, p. 102 et 111 et sv.

se faire une idée, dans ces conditions, de l'ardeur avec laquelle ceux qui contestent l'existence historique de Jésus se serviraient de cet argument. Le long silence de la littérature profane — pas la moindre mention dans le siècle qui a suivi sa prétendue crucifixion — serait un des éléments de poids de leur contestation. La controverse autour de l'historicité de Jésus n'a pas, on peut le penser — et je le pense moi-même — de caractère sérieux. Avec la disparition du *Mediceus II*, elle aurait eu, et ceci est déjà capital, une physionomie en partie différente.

Il y a d'ailleurs un cas — qui est aussi un cas majeur — où il n'est pas besoin de recourir à la spéculation. Les faits sont patents : avec le manuscrit unique, sans le manuscrit unique. L'ordre, en l'occurrence, est cependant inversé : le manuscrit unique est arrivé lorsque l'histoire était déjà écrite, il est venu modifier une situation acquise. On avait, au prix d'un patient effort, en rassemblant toutes les sources disponibles, étudié avec une science raffinée l'histoire des institutions politiques d'Athènes. En janvier 1891, Kenyon publie la *Constitution d'Athènes* d'Aristote, retrouvée grâce à un papyrus égyptien. D'un seul coup, tout ce qui avait été écrit antérieurement sur le sujet est tombé dans la trappe des travaux périmés ⁽⁷⁹⁾.

Les conséquences de la perte éventuelle d'un manuscrit ne doivent pas se mesurer seulement en termes de connaissance d'une période donnée. Ce n'est pas seulement la période sur laquelle portait une œuvre qui est en cause, cela peut être aussi la suite de l'histoire. Pensons à Vitruve. La survie du traité sur l'architecture de Vitruve a tenu à un seul témoin, qui datait sans doute du VIII^e siècle — il est aujourd'hui perdu — qui est à l'origine de toute notre tradition manuscrite ⁽⁸⁰⁾. Imaginons Vitruve victime d'un accident mortel, et c'est la suite de l'histoire qui se serait trouvée modifiée : l'architecture de la Renaissance n'aurait pas été ce qu'elle a été si Bramante, Michel-Ange, Palladio et tant d'autres n'avaient pas avidement puisé des leçons chez le maître romain. Otez la *Germanie* de Tacite, et c'est toute l'histoire du nationalisme allemand à l'époque moderne et contemporaine qui change en partie de visage ⁽⁸¹⁾. Si Suétone avait sombré, nous verrions non seulement différemment certains empereurs romains, mais, sans aucun doute, nous verrions aussi différemment Charlemagne : notre portrait de Charlemagne vient essentiellement d'Eginhard, et Eginhard, sans le modèle de Suétone et spécialement de la biographie d'Auguste, n'aurait évidemment

(79) R. COHEN, *La Grèce et l'hellénisation du monde antique*, nouv. éd., Paris, 1939, p. 121. C'est mon ami Jean Bingen qui a attiré mon attention sur l'intérêt de ce cas.

(80) P. RUFFEL et J. SOUBIRAN, *Recherches sur la tradition manuscrite de Vitruve*, dans *Pallas*, t. 9, 1959, spécialement p. 146-147 ; J. P. CHAUSERIE-LAPRÉE, *Un nouveau stemma vitruvien*, dans *Revue des Études latines*, t. 47, 1969, p. 347-377 ; *Texts and Transmission*, p. 440-445.

(81) Pour l'époque moderne, cf. G. CASTELLAN, *Au dossier de l'étude du sentiment national ; le mythe du Germain et la prise de conscience autrichienne*, dans la *Revue Historique*, janvier-mars 1983, p. 97 et sv., analysant la thèse de J. RIDÉ, *L'image du Germain dans la pensée et la littérature allemandes, de la redécouverte de Tacite à la fin du XVI^e siècle* (1977) ; pour l'époque contemporaine, cf. notamment les contributions de M. MAZZA et de L. CANFORA dans *Atti del Colloquio « La Fortuna di Tacito dal sec. XV ad oggi »*, publ. p. F. GORI et C. QUESTA, Urbino, 1979, p. 167-217 et 219-254.

pas écrit le même texte ⁽⁸²⁾. Ce dernier cas est peut-être le plus poétique : la survie d'une œuvre antique influençant profondément la connaissance que nous avons de Charlemagne.

Ce qui mérite cependant d'être mis hors de pair, dans cet ordre d'idées, est le cas du *Digeste* de Justinien. Il n'est pas besoin de souligner ce qu'a été l'extraordinaire importance, dans la civilisation européenne, et même dans la civilisation tout court, de la renaissance du droit romain, à partir de la seconde moitié du XI^e siècle. Le droit privé (avec tout ce que cela implique dans la vie des hommes), le droit public, la pensée elle-même ont été profondément marqués par la conquête — ou la reconquête — du droit romain, « un phénomène », disait non sans quelque emphase Paul Lejay, « qui n'a de comparable que la propagation du christianisme » ⁽⁸³⁾. Le point de départ de cette renaissance, on le sait, se situe à Bologne et l'œuvre des juristes bolonais s'est fondée sur le *Digeste*, le « vrai trésor du droit romain » ⁽⁸⁴⁾. Sans le *Digeste*, nous disent d'excellents spécialistes, le travail de rénovation des Bolonais aurait été pratiquement exclu. Or comment le *Digeste* était-il parvenu jusqu'à eux ? Grâce à un seul manuscrit — ou du moins un seul manuscrit complet. La survie du *Digeste*, dans son entier, a été assurée exclusivement par la célèbre *Littera Pisana*, ou *Florentina*, un manuscrit de la fin du VI^e ou du début du VII^e siècle auprès duquel les romanistes vont toujours, à Florence, faire leur révérence. Le texte de ce manuscrit, dans une copie ultérieure, a été enrichi et corrigé grâce à un autre témoin, mais qui ne contenait, lui, selon toute vraisemblance, que des extraits du *Digeste* ⁽⁸⁵⁾. La réflexion, ici, peut prendre un tour

(82) Cf. l'étude, qui reste classique, de Louis HALPHEN, *Einhard, historien de Charlemagne*, dans ses *Études critiques sur l'histoire de Charlemagne*, Paris, 1921, p. 60 et sv. « Parce qu'il a eu constamment devant les yeux les Vies des Césars romains », écrit Halphen, « Einhard a subi un entraînement qui devait presque malgré lui l'amener à déformer les traits de son modèle, à en fausser tout au moins les proportions : avec le parti pris qui l'anime et dont nous avons apporté des preuves non équivoques, on peut supposer qu'il n'a pas fait grand effort pour résister à cet entraînement » (p. 95). Les vues de Halphen ont été combattues par François L. Ganshof (voir notamment ses *Notes critiques sur Eginhard, biographe de Charlemagne*, dans la *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, t. 3, 1924, p. 725-758, et *Eginhard, biographe de Charlemagne*, dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. 13, 1951, p. 217-230). On est ici sur un terrain où la critique est souvent très subjective, mais je penche plutôt du côté de Halphen.

(83) P. LEJAY, *Histoire de la littérature latine des origines à Plaute*, Paris, s.d., p. 30. Cette rénovation du droit, écrit sobrement Esmein, « devint un des facteurs les plus importants de la civilisation européenne » (A. ESMEIN, *Cours élémentaire d'histoire du droit français*, 15^e éd., revue p. R. GÉNESTAL, p. 332).

(84) Comme l'écrit l'éminent spécialiste F. Schulz, « that the Bolognese school was born of the rediscovery of the *Digest* and that thenceforward the jurists of the *Digest* became accepted as the pattern and followed as such may be taken as admitted facts » (F. SCHULTZ, *History of Roman legal science*, Oxford, 1946, p. 100). L'expression le « vrai trésor du droit romain » vient d'Esmein (*op. cit.*, p. 726).

(85) Cf. sur tout ceci H. U. KANTOROWICZ, *Ueber die Entstehung der Digestenvulgata. Ergänzungen zu Mommsen*, Weimar, 1910, passim et spécialement p. 50 ; F. SCHULZ, *Einführung in das Studium der Digesten*, Tübingen, 1916, p. 2-11 ; L. WENGER, *Die Quellen des römischen Rechts*, Vienne, 1953, p. 591-595 ; H. F. JOLOWICZ et B. NICHOLAS, *Historical introduction to the study of Roman law*, 3^e éd., Cambridge, 1972, p. 491 ; P. WEIMAR, *Die legistische Literatur der Glossatorenzeit*,

presque angoissé : un seul manuscrit, la *Littera Pisana*, disparaît, et notre civilisation aurait fort bien pu ne pas connaître une de ses évolutions majeures (86).

Peut-être reprochera-t-on à cet exposé de procéder avant tout par coups de projecteur sur des cas frappants, et de ne pas tenter une approche globale, ou en tout cas une approche plus systématique du problème. Ne faudrait-il pas essayer de prendre plus systématiquement la mesure, en distinguant à la fois les genres littéraires et les époques, de ce que nous devons au fil ténu des manuscrits uniques ? Pour autant que cette tâche présente quelque intérêt et qu'il soit utile de l'entreprendre, je plaide personnellement le manque de compétence.

Je voudrais simplement livrer ici une petite statistique, qui a peut-être une certaine valeur indicative. On a rassemblé, il y a plus d'un siècle déjà, la totalité des textes tirés d'œuvres historiques qui sont relatifs à la Grande-Bretagne à l'époque romaine. C'est le tome I des *Monumenta Historica Britannica*. Ces textes, pour toute l'Antiquité, occupent, dans les *Monumenta*, 60 pages in-folio (87). Le calcul, ici, est simple : sur ces 60 pages, il y en a plus du tiers, plus de 40% même, très exactement 25 sur 60, qui sont occupées par des textes venus à nous par un manuscrit unique. Citons : Tacite (les *Annales*, les *Histoires*, l'*Agricola*), Suétone, l'*Histoire Auguste*, les Panégyriques

dans *Handbuch der Quellen und Literatur der neueren europäischen Privatrechtsgeschichte*, t. I, *Mittelalter*, publ. sous la dir. de H. COING, Munich, 1973, p. 158-160. Sur la *littera Pisana*, on verra *Le Pandette di Giustiniano. Storia e fortuna della « Littera Florentina »*. *Mostra di codici e documenti* (1983). *Catalogo* publ. p. E. SPAGNESI, Florence, 1983.

(86) S'agissant de la manière dont la survie de certaines œuvres a influencé les époques ultérieures, on pourrait aussi consacrer de longs développements, cela va de soi, à l'influence des textes littéraires sur la littérature des âges qui ont suivi — et épiloguer aussi à ce sujet sur le rôle des manuscrits uniques. C'est là un thème tout à la fois, à première vue, assez facile, car il relève d'un type d'étude très pratiqué, et en fait très complexe, car les fils de la création originale et de l'influence se mélangent toujours intimement. Aurions-nous les *Caractères* de La Bruyère tels que nous les possédons si La Bruyère n'avait pas connu et traduit Théophraste ? Les conceptions littéraires de Boileau — et celles de toute une série d'autres critiques du xvii^e et du xviii^e s. — auraient-elles été ce qu'elles ont été sans la marque faite par le *Traité du Sublime* de Longin ? Une chose est sûre : la marque éventuelle, dans les deux cas, a dépendu d'un manuscrit unique. Les *Caractères* de Théophraste ne sont parvenus au Moyen âge que par un seul témoin (cf. THEOPHRAST, *Charaktere*, éd. P. STEINMETZ, t. I, Munich, 1960, p. 57 ; voir aussi l'éd. O. NAVARRE, Coll. Budé, Paris, 1920, p. 1-2, et B. A. VAN GRONINGEN, *Traité d'histoire et de critique des textes grecs*, Amsterdam, 1963, p. 20-21) ; c'est également d'un seul témoin, le 2036 de la Bibliothèque Nationale de Paris, un manuscrit du x^e s., que dépend toute la tradition manuscrite du *Sublime* (cf. *Du Sublime*, éd. H. LEBÈGUE, Coll. Budé, Paris, 1952, p. XIII et sv. ; 'Longinus' on the *Sublime*, éd. D. A. RUSSELL, Oxford, 1964, p. XLIX-L ; *Die Textüberlieferung*, p. 295 ; B. A. VAN GRONINGEN, *Traité, op. cit.*, p. 20 ; Russell, dans l'introduction de son édition, fournit une bonne esquisse de l'influence considérable du *Sublime* au xvii^e et au xviii^e s. : voir p. XLII et sv. ; on retiendra de lui cette formule : « European literary criticism owes most, among Greek writers, to Aristotle ; its next biggest creditor (is) Longinus » — p. IX).

(87) *Monumenta Historica Britannica, or Materials for the History of Britain from the earliest period to the end of the reign of King Henry VII*, t. I, éd. p. H. PETRIE, Londres, 1848, p. XXVII-LXXXVII. Les textes majeurs sont repris dans *The Romans in Britain. A selection of Latin texts*, éd. p. R. W. MOORE, Londres, 1938. Cf. aussi C. G. STEVENS, *Ancient Writers on Britain*, dans *Antiquity*, t. I, 1927, p. 189-196.

latins, Ammien Marcellin, Zosime. Ceci est quantitatif, et il faudrait évidemment y ajouter le qualitatif : enlevons l'*Histoire Auguste*, et nous n'aurions pratiquement plus rien pour la période allant d'Hadrien à Sévère ⁽⁸⁸⁾.

Un autre cas, plus limité, peut aussi servir de révélateur. Si l'on s'intéresse au règne de Trajan, qui est un règne important, on est handicapé par la relative pauvreté des sources ; il y a des vides qui sont réellement gênants ⁽⁸⁹⁾. Mais enlevez des sources disponibles la correspondance de Pline et de Trajan, le Panégyrique de Trajan par Pline, et l'abrégé de Dion Cassius dû à Xiphilin, et ce serait véritablement la catastrophe — il n'y a pas d'autre mot. La catastrophe a tenu à bien peu de chose : le Panégyrique de Trajan et la correspondance de Pline et de Trajan nous sont connus grâce à un manuscrit unique ⁽⁹⁰⁾, et quand Xiphilin, au XI^e siècle, à Constantinople, a rédigé son abrégé de Dion Cassius, il n'a lui-même trouvé pour le faire qu'un seul manuscrit, incomplet et détérioré ⁽⁹¹⁾.

Rêver, comme nous le faisons ici, à ce que serait la mutilation de nos connaissances, ou notre vision différente du passé, si telle ou telle source avait disparu, c'est aussi, par un cheminement naturel, être amené à rêver à tout ce qu'il y aurait de différent, et parfois sans doute de très profondément différent, dans cette vision, si, au contraire, telle ou telle source aujourd'hui perdue avait survécu. Mais il vaut mieux, ici, résister à la tentation du rêve — ou du moins de trop de rêve : il nous entraînerait vers des horizons sans limites. L'Antiquité est un cimetière de sources, qui seraient pour nous capitales et qui ont péri.

L'excellente analyse des sources, dans l'*Histoire de Rome* d'André Piganiol, est une suite de déplorations : « Irréparable est la perte de ... », « Nous n'avons pas ... », « Nous devons regretter la perte de ... », « Ne nous ont pas été conservés ... », « Nous avons perdu ... », « Perdus ... », « Perdus ... », « Perdus ... » ... ⁽⁹²⁾. Les *Historicorum Romanorum Reliquiae* édités par H. Peter laissent la même impression de désolation ⁽⁹³⁾.

(88) *The Romans in Britain*, éd. MOORE, *op. cit.*, p. 7.

(89) Cf. C. DE LA BERGE, *Essai sur le règne de Trajan*, Paris, 1877, p. 1, et E. CIZEK, *L'époque de Trajan. Circonstances politiques et problèmes idéologiques*, Bucarest-Paris, 1983, p. 26-27 (dont la formule « Peu de séquences de l'histoire de Rome ont été si sommairement traitées par les sources littéraires » est évidemment malheureuse, car il s'agit des sources conservées, et non de celles qui ont existé).

(90) Pour la correspondance de Pline et de Trajan, voir ci-dessus note 59 ; pour le panégyrique de Pline, qui figure en tête des Panégyriques latins, voir ci-dessus note 60, et *Texts and Transmission*, p. xviii.

(91) K. KRUMBACHER, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, 2^e éd., Munich, 1897, p. 369-370 ; K. ZIEGLER dans RE, 2^e série, t. IX, 2, col. 2132-2134 ; *Der kleine Pauly. Lexikon der Antike*, t. 5, Munich, 1975, col. 1434.

(92) A. PIGANOL, *Histoire de Rome*, Paris, 1946, p. 85, 106, 126, 133, 134, 153, 159, 179, 182, 207, 237, 261, 283, 302, 303, 307, 411, 429, 514, etc.

(93) *Historicorum Romanorum Reliquiae*, éd. H. PETER, 2 vol., Leipzig, 1870-1906. Pour l'ensemble de la littérature latine, il suffit de renvoyer à l'admirable livre d'Henry BARDON, *La littérature latine inconnue* (2 vol., Paris, 1952-1956). Voir aussi L. BIELER, *Geschichte der römischen Literatur*, t. I, Berlin, 1961, p. 11.

Pour introduire malgré tout dans la question un petit élément de précision, qui permette de mesurer l'étendue du désastre, je voudrais m'en tenir, parmi une foule d'illustrations qui viennent à l'esprit, à deux seulement.

L'Empereur Claude, qui était un savant, avait énormément écrit. Suétone nous énumère ses œuvres : deux volumes sur l'histoire de Rome après la mort de César ; quarante et un volumes d'histoire romaine à partir de la fin des guerres civiles ; huit volumes de mémoires autobiographiques ; vingt livres, en grec, sur l'histoire des Tyrrhéniens (c'est-à-dire des Étrusques) ; huit livres, également en grec, sur l'histoire des Carthaginois⁽⁹⁴⁾. Tout cela serait pour nous d'un prix inestimable. L'étruscologie serait sans doute une discipline différente de ce qu'elle est aujourd'hui si nous avions l'un ou l'autre des vingt livres de Claude sur les Tyrrhéniens. Nous disions « serait » car de cette énorme production, pas une ligne — pas une seule — n'a survécu⁽⁹⁵⁾.

Ma seconde approche paraîtra peut-être un peu plus bizarre, mais je la crois très frappante elle aussi. Je l'emprunte à la confrontation entre archéologie et textes écrits. Nous avons vu le cas du mur d'Hadrien : sur le terrain, un formidable appareil militaire, dans ce qui a survécu des textes écrits, une ligne. Mais le cas des catacombes romaines me paraît de nature à inspirer tout autant de réflexions. La grande période des catacombes s'étend de la fin du II^e au début du V^e siècle. Réseau formidable, qui représente un travail lui aussi formidable : on a déjà dégagé 150 à 175 kilomètres de galeries souterraines, abritant au moins 750.000 tombes, et il reste vraisemblablement encore plusieurs dizaines de kilomètres de galeries à découvrir⁽⁹⁶⁾. Or quel écho trouve-t-on dans les textes écrits — les textes conservés — à cette prodigieuse entreprise de sépulture ? Les deux premières allusions conservées datent toutes deux du début du V^e siècle, c'est-à-dire de l'époque où les catacombes allaient commencer à être abandonnées⁽⁹⁷⁾. C'est Prudence qui, dans un poème rédigé vers 403-404, évoque et décrit « une crypte profonde aux caveaux mystérieux »⁽⁹⁸⁾. C'est saint Jérôme qui, dans son commentaire sur Ezéchiel, rédigé en 410-414, évoque les années de son enfance où, à Rome, il entraînait avec ses petits camarades dans des « cryptes profondément creusées sous terre et présentant aux promeneurs, de chaque côté, le long des pa-

(94) SUÉTONE, chap. 41 et 42 ; cf. H. BARDON, *La littérature latine inconnue*, op. cit., t. II, p. 166-167.

(95) On ne conserve que cinq ou six très courts passages de Pline où celui-ci se réfère à ce qu'écrivait Claude : cf. les *Historicorum Romanorum Reliquiae* de H. PETER, op. cit., t. II, p. CXX-CXXIII et 92-94.

(96) Cf. L. REEKMANS, *Problematiek van het archeologisch onderzoek in de Romeinse katakomben en martelarenkrypten*, dans les *Mededelingen van de Koninklijke Academie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België, Klasse der Letteren*, t. 46, 1984, p. 46.

(97) Cf. F. W. DEICHMANN, *Einführung in die christliche Archäologie*, Darmstadt, 1983, p. 49.

(98) PRUDENCE, *Hymnes*, XI, A l'évêque Valérien sur la passion du bienheureux martyr Hippolyte, dans PRUDENCE, t. 4, *Le Livre des Couronnes*, éd. M. LAVARENNE, Coll. Budé, Paris, 1951, p. 170, et pour la date de l'œuvre I. LANA, *Due Capitoli Prudenziiani. La Biografia. La Cronologia delle opere. La Poetica*, Rome, 1962, p. 24 et 43.

rois, des corps ensevelis » (99). Deux petits textes conservés, du début du v^e siècle, et avant cela, pendant plus de deux siècles, alors que les communautés chrétiennes réalisaient ce travail colossal — qui n'a pas dû aller sans provoquer des remous, des réactions, des problèmes —, silence complet des textes : aucune allusion n'a survécu. Les grandes sépultures souterraines de Rome ne sont-elles pas une des illustrations les plus parlantes de cet autre cimetière de l'Antiquité — nous avons déjà employé le terme — qui est celui des sources écrites ?

Ce qui est le plus fascinant sans doute, dans le cas des sources perdues, c'est celui des textes que nous avons l'impression de toucher en quelque sorte de la main, qu'avec un peu de chance nous pourrions encore avoir aujourd'hui, tant ils s'étaient rapprochés de nous. Nous touchons du doigt le manuscrit du v^e siècle des *Histoires* de Salluste, qui était encore intact à la fin du vii^e ou au début du viii^e siècle. Trois folios de ce manuscrit, le *Reginensis latinus* 1283 B, sont à la Bibliothèque du Vatican. Cinq autres folios, d'une partie du codex que l'on a utilisée pour copier par-dessus Salluste le commentaire sur Isaïe de saint Jérôme, subsistent encore à l'état de palimpsestes : cinq folios à Orléans (n° 192 de la Bibliothèque municipale), et un folio à Berlin-Est, à la Deutsche Staatsbibliothek (*Lat.* 4° 463) (100). Après avoir lu en tout ces huit folios, on peut pleurer sur la perte de tout le reste du manuscrit — ou maudire, si l'on est plus d'humeur à le faire, l'obscur moine de l'abbaye de Fleury qui, au vii^e ou au viii^e siècle, s'est attaqué à cette œuvre historique précieuse, à la fois pour la dépecer et pour y substituer en partie un Père de l'Église. Les *Historiae* sauvées, songeons-y aussi, c'était vraisemblablement toute l'histoire de Spartacus et de la révolte des esclaves qui nous apparaîtrait aujourd'hui sous un jour nouveau.

Photius, à Constantinople, lisait encore Théopompe et Olympiodore — deux œuvres qui avaient donc survécu au moins jusqu'au ix^e siècle (101). Et quelles œuvres : si un manuscrit de Théopompe avait pu traverser quelques siècles de plus, nous aurions entre les mains un historien qui changerait sans doute en grande partie notre image de la Grèce du iv^e siècle (102). Quant à Olympiodore, dont un témoin manuscrit s'était

(99) F. CAVALLERA, *Saint Jérôme. Sa vie et son œuvre*, 1^{re} partie, t. I, Louvain-Paris, 1922, p. 15, et pour la date du commentaire sur Ezéchiel, t. II, p. 52-55 et 164. La période de sa jeunesse à laquelle Jérôme fait allusion ne peut être située dans le temps avec certitude, puisqu'il y a discussion sur sa date de naissance : cf. notamment P. HAMBLLENNE, *La longévité de Jérôme : Prosper avait-il raison ?*, dans *Latomus*, t. 28, 1969, p. 1081-1119, et en sens inverse, P. JAY, *Sur la date de naissance de Saint Jérôme*, dans la *Revue des Études latines*, t. 51, 1973, p. 262-280.

(100) E. A. LOWE, *Codices Latini Antiquiores*, t. I, Oxford, 1934, p. 34, t. 6, Oxford, 1953, p. 32, et t. 8, Oxford, 1959, p. 10 ; H. BLOCH, *The Structure of Sallust's Historiae*, dans *Didascaliae. Studies in honor of Anselm M. Albareda*, New York, 1961, p. 61 et sv. ; *Texts and Transmission*, p. 347-348.

(101) K. ZIEGLER dans RE, t. XX, 1, col. 698 et 699.

(102) R. LAQUEUR dans RE, 2^e série, t. V, 2, col. 2176-2223 ; *Der kleine Pauly. Lexikon der Antike*, t. 5, Munich, 1975, col. 727-730. Les *Hellenika* de Théopompe comptaient 12 livres et ses *Philippika* en comptaient 58. Les fragments conservés de ces œuvres, dans l'édition Jacoby, font 520 lignes.

déjà lui aussi rapproché de nous, sa disparition constitue une perte irréparable. Olympiodore écrivait l'histoire de l'Empire d'Occident dans le premier quart du v^e siècle ⁽¹⁰³⁾. Période capitale entre toutes puisque c'est celle des grandes invasions, et en même temps période déshéritée entre toutes au point de vue des sources. Dans cette misère de la documentation, Olympiodore, qui écrivait une histoire détaillée, aurait révolutionné nos connaissances.

Demeurons à Constantinople, et, après Photius, abordons un homme dont nous avons déjà cité plusieurs fois le nom, et qui est Constantin Porphyrogénète. Constantin Porphyrogénète, au x^e siècle, lisait toujours nombre d'historiens antiques dont les œuvres se sont ensuite entièrement ou partiellement perdues. Il connaissait les quarante livres de Polybe, les quarante livres de Diodore de Sicile, les soixante livres de Dion Cassius ⁽¹⁰⁴⁾. Constantin avait patronné la rédaction d'une énorme collection d'extraits de ces auteurs antiques. La collection comprenait cinquante-trois volumes. La petite partie qui en est conservée est pour nous d'un prix considérable, mais quarante-neuf livres sur cinquante-trois sont perdus ⁽¹⁰⁵⁾. Avec un peu de chance, peut-on penser, quelques livres de plus pouvaient survivre — et ce seraient sans doute de larges pans de l'histoire de l'Antiquité qui, pour nous, auraient pu s'éclairer d'un jour nouveau.

Mais laissons là ces rêves sur des « si », et attachons-nous davantage au problème général de l'« histoire ».

L'histoire, dans le sens où il s'agit non du passé lui-même, mais de la connaissance que nous pouvons en avoir, dépend des sources qui ont survécu et de celles qui ont péri.

Parmi les grandes heures, parmi les grands moments de l'histoire, entendue dans ce sens, il faut donc compter ceux qui, sur une échelle majeure, ont assuré le sauvetage ou causé la destruction des sources.

L'histoire de l'Antiquité, telle que nous la connaissons, ne s'est pas seulement déroulée à Athènes, à Carthage ou à Rome, mais aussi bien dans les monastères d'Occident ou les bibliothèques de Byzance où des manuscrits ont péri ou survécu. C'est dans ces monastères, dans ces bibliothèques, c'est à l'époque où les érudits de la Renaissance ont réussi ou manqué leurs grandes chasses aux manuscrits anciens, que l'histoire antique s'est en grande partie jouée.

Un des plus grands moments, sinon peut-être le plus grand de l'histoire de l'Antiquité, se situe durant les quelques décennies de la fin du viii^e et du ix^e siècle qui ont assuré la transmission d'une partie de l'héritage romain. C'est le temps de la Renaissance carolingienne. L. D. Reynolds a caractérisé en termes excellents ce qu'en avait été le caractère décisif, et en même temps l'esprit. « The movement which saved for us so much of the heritage of Rome », écrit-il, « proceeded with such impetus and vigour

(103) W. HAEDICKE dans RE, t. XVIII, 1, col. 201-207 ; J. F. MATTHEWS, *Olympiodorus of Thebes and the History of the West (A.D. 407-425)*, dans *Journal of Roman Studies*, t. 60, 1970, p. 79-97 ; F. PASCHOUD, *Cinq études sur Zosime*, Paris, 1975, p. 180-181.

(104) J. IRIGOIN, *Centres de copie et bibliothèques*, dans *Byzantine books and bookmen*, Dumbarton Oaks, 1975, p. 24.

(105) COHN dans RE, t. IV, 1, col. 1037-1038.

that by the end of the ninth century the classical tradition had been securely re-established. This phenomenon is in some ways still so mysterious that we are often reduced to describing the mechanics of the process in the vaguest of terms : manuscripts « come to light », authors « reappear », texts « emerge », like streams from underground chambers or animals from hibernation, as if part of nature's process. But such a prodigious rebirth must have been massively induced : texts came to light because men were looking for them, finding them, and transcribing them »⁽¹⁰⁶⁾. Mais les motivations, malgré tout, demeurent obscures : on sait comment Rome a été sauvée, on ne sait pas exactement pourquoi⁽¹⁰⁷⁾.

Le sort de la culture romaine s'est joué plus tard encore, dans des abbayes comme celle du Mont-Cassin. Écoutons Reynolds et Wilson décerner leur palme au Mont-Cassin : « L'extraordinaire sursaut du Mont-Cassin est l'événement le plus marquant de l'histoire de l'érudition au XI^e siècle ... Le magnifique essor artistique et intellectuel qui fut à son acmé au temps de l'abbé Didier (1058-1087), s'accompagna d'un regain d'intérêt pour les Anciens ; c'est au Mont-Cassin et dans d'autres communautés bénédictines que prirent naissance à la fin du XI^e siècle et au début du XII^e d'admirables manuscrits bénéventins d'auteurs classiques ou non. Quantité de textes furent sauvés d'un seul coup, qui sinon auraient pu être à jamais perdus ; à ce seul monastère et pendant cette seule période, nous devons d'avoir encore la deuxième partie des *Annales* et les *Histoires* de Tacite, l'*Ane d'or* d'Apulée, les *Dialogues* de Sénèque, le *De lingua latina* de Varron, les *Aqueducs de Rome* de Frontin, et une trentaine de vers de la sixième satire de Juvénal qui ne figurent nulle part ailleurs »⁽¹⁰⁸⁾.

Grande heure aussi et enfin, pour l'histoire de l'Antiquité, que celle où les premiers humanistes ont entamé leur chasse passionnée aux manuscrits d'œuvres anciennes. Sabbadini l'a dit dans une formule éclatante : « Il momento storico non poteva essere più solenne e più gravido di conseguenze per la sorte della cultura umana »⁽¹⁰⁹⁾. Les manuscrits anciens, dans les monastères, étaient souvent à l'abandon, terriblement négligés en tout cas ; ils étaient menacés ; les humanistes les ont, dans beaucoup de cas, littéralement sauvés.

Les grands hommes de l'histoire, au sens où nous parlons des grands moments, sont aussi dès lors ceux qui, s'agissant des sources, ont détruit ou ont sauvé. On peut mettre le doigt sur des hommes qui, on peut oser l'expression, ont fait l'histoire de l'Antiquité. Négativement, c'est le moine anonyme de Fleury qui a dépecé et gratté Salluste. Positivement, c'est Henri de Grebenstein, ce moine de Hersfeld qui, en 1424, arriva à

(106) *Texts and Transmission*, p. xvii.

(107) « The Carolingian Revival is easier to describe than to explain », note très justement Kenney (c.r. de *Texts and Transmission*, dans le *Times Literary Supplement*, 16 mars 1984, p. 272). Fort curieusement, on éprouve la même difficulté à véritablement expliquer le phénomène parallèle qui se produit en Orient, à la même époque, pour les œuvres grecques : cf. B. A. VAN GROENINGEN, *Traité d'histoire et de critique des textes grecs*, Amsterdam, 1963, p. 68).

(108) REYNOLDS et WILSON, p. 75. Voir aussi *Texts and Transmission*, p. xxxiii.

(109) R. SABBADINI, *Le scoperte dei codici latini e greci ne' secoli XIV et XV*, n^{lle} éd. p. E. GARIN, Florence, 1967, p. 211.

Rome avec la nouvelle, avidement recueillie par le Pogge, que la bibliothèque de son monastère contenait un manuscrit d'œuvres inconnues de Tacite : l'*Agricola* et la *Germanie* étaient ainsi repérées⁽¹¹⁰⁾. Henri de Grebenstein mérite de compter parmi les hommes importants de l'histoire de l'Antiquité.

Mais nous voici arrivés à ce qui est un des points cruciaux de notre analyse : le rôle du hasard.

Dans la transmission des textes anciens, on peut découvrir, sans doute, un certain degré de logique. Il y a une logique évidente dans la survie d'œuvres qui avaient été et étaient demeurées extrêmement appréciées, voire populaires, comme Homère ou comme Virgile. Il y a, en sens inverse, une certaine logique aussi dans la disparition d'auteurs qui, de leur temps déjà, étaient restés enveloppés dans l'obscurité. Ces deux logiques ne vont d'ailleurs pas sans de grosses et multiples exceptions. Les œuvres de Sénèque pour lesquelles les contemporains avaient le plus de prédilection sont celles, précisément, qui ne sont pas venues jusqu'à nous⁽¹¹¹⁾.

Mais pour le reste, c'est-à-dire dans l'immense majorité des cas, que de hasards !

« High arbiter is chance », écrit le grand spécialiste E. J. Kenney⁽¹¹²⁾. « Le moindre accident aurait pu nous priver de certains de nos textes les plus précieux », notent Reynolds et Wilson⁽¹¹³⁾ — et le mot même d'« accident » évoque bien la notion de malchance, de hasard. Quand on suit le sort de certains manuscrits, on a presque le sentiment physique du risque et du hasard. Voici le manuscrit unique des cinq premiers livres de la 5^e décade de Tite-Live. C'est un manuscrit italien du v^e siècle, écrit en onciale. D'Italie, il est passé aux Pays-Bas — peut-être en faisant une étape

(110) L'histoire du moine de Hersfeld a été maintes et maintes fois narrée : cf. notamment les références citées ci-dessus note 35, et F. DELLA CORTE, *La scoperta del Tacito minore*, dans *Atti del Colloquio « La Fortuna di Tacito dal sec. XV ad oggi »*, publ. p. F. GORI et C. QUESTA, Urbino, 1979, p. 13 et sv. Le grand mérite d'avoir bien identifié le personnage revient à L. PRALLE, *Die Wiederentdeckung des Tacitus. Ein Beitrag zur Geistesgeschichte Fuldas und zur Biographie des jungen Cusanus*, Fulda, 1952, p. 19 et sv. La thèse de Pralle suivant laquelle le manuscrit signalé par Henri de Grebenstein se serait trouvé non à Hersfeld, mais à Fulda, n'a cependant pas été retenue : cf. G. BRUGNOLI, *La vicenda del codice Hersfeldense*, dans *Rivista di Cultura classica e medioevale*, t. 3, 1961, p. 68-90, et F. DELLA CORTE, *op. cit.*, p. 24.

(111) *Texts and Transmission*, p. 358. On connaît aussi — c'est un exemple classique — le cas de Ménandre, que son extrême popularité n'a pas empêché de sombrer par la suite de manière pratiquement complète ; seules quelques découvertes de papyrus ont permis de le faire très partiellement revivre. — Une analyse fine des facteurs qui ont influencé la survie des œuvres devrait évidemment faire intervenir divers éléments : l'évolution du goût littéraire (cf. B. A. VAN GROENINGEN, *Traité d'histoire et de critique des textes grecs*, *op. cit.*, p. 45-47 et 66), le désir d'illustrer la pureté de la langue (cf. G. MURRAY, *The 'tradition', or handing down, of Greek literature*, dans ses *Greek Studies*, Oxford, 1946, p. 99-100), la sélection opérée par l'enseignement (G. MURRAY, *op. cit.*, p. 101-103), etc. Tout ceci exigerait de longs développements.

(112) *Times Literary Supplement*, 16 mars 1984, *loc. cit.* « C'est le hasard le plus capricieux qui a fait survivre quelques œuvres à tant de ruines », écrit Edouard Galletier (éd. des *Panegyriques latins*, t. I, Coll. Budé, Paris, 1949, p. XL, n. 3).

(113) REYNOLDS et WILSON, p. 70.

intermédiaire en Angleterre —, et des Pays-Bas, où on le trouve au VIII^e siècle, il est passé au IX^e siècle à l'abbaye de Lorsch. A Lorsch, il est resté totalement inconnu et inutilisé pendant sept siècles, jusqu'à ce qu'il soit découvert en 1527 par Simon Grynaeus⁽¹¹⁴⁾. Que d'accidents possibles le long de ce parcours — et un accident nous aurait privés de cinq autres livres de Tite-Live⁽¹¹⁵⁾.

(114) REYNOLDS et WILSON, p. 68 et 70 ; *Texts and Transmission*, p. 214.

(115) Il y aurait, pour des textes moins importants, des histoires bien plus extraordinaires encore à raconter. — Ainsi du témoin unique de la *Poliorcétique* d'Enée le Tacticien : un manuscrit des environs de 950 copié à Constantinople, que l'on retrouve au début du XV^e s. à Thessalonique, que son propriétaire rapporte ensuite à Constantinople, qui une quarantaine d'années après la chute de Constantinople se retrouve à Phères, en Thessalie et passe de là à Florence, puis à Rome, puis à nouveau à Florence ; son havre final fera de lui un *Laurentianus* (cf. ÉNÉE LE TACTICIEN, *Poliorcétique*, éd. A. DAIN et A. M. BON, Coll. Budé, Paris, 1967, p. xxxi-xxxii et xl-xli). — Ainsi de la *Lettre à Diognète* — un texte apologétique du II^e s. qui n'est pas négligeable, puisque Puech le considère comme un « petit chef-d'œuvre » (A. PUECH, *Histoire de la littérature grecque chrétienne*, t. 2, Paris, 1928, p. 218). Le seul manuscrit qui nous l'ait léguée — un ms. aujourd'hui détruit — était du XIV^e s. Vers 1436, à Constantinople, il fut acheté « dans une poissonnerie, parmi un tas de papiers d'emballage », par un jeune clerc latin, qui le céda ensuite à un Dominicain qui était légat, à Constantinople, du concile de Bâle et qui le rapporta à Bâle. Par héritage, le ms. passa au couvent des Dominicains de Bâle, à qui il fut acheté par l'humaniste Jean Reuchlin. Après la mort de Reuchlin, il parvint à l'abbaye alsacienne de Marmoutier. Ce n'est qu'au moment, apparemment, où il avait gagné Marmoutier qu'il fut copié pour la première fois (cf. *A Diognète*, éd. H. I. MARROU, Coll. Sources chrétiennes, 2^e éd., Paris, 1965, p. 5-11 et 288 ; A. VERNET, *Les manuscrits grecs de Jean de Raguse († 1443)*, dans *Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde*, t. 61, 1961, p. 97-98, repris dans A. VERNET, *Études médiévales*, Paris, 1981, p. 553-554 ; A. G. HAMMAN, *L'épopée du livre. La transmission des textes anciens, du scribe à l'imprimerie*, Paris, 1985, p. 113-114 et 192). — Ainsi encore — et c'est sans aucun doute le cas le plus extraordinaire — des fragments subsistants de ce qui est incontestablement le plus ancien livre d'Occident. Il s'agit d'un rituel étrusque rédigé dans la région d'Arezzo-Pérouse et qui avait la forme d'un livre de lin. Émigré en Égypte dans des circonstances qu'il est impossible de déterminer, il fut utilisé par un embaumeur qui y découpa des bandelettes pour une de ses momies. Cette momie — la dépouille d'une jeune femme — fut achetée au milieu du XIX^e s. par un noble croate et elle aboutit ainsi à Zagreb. Ce n'est qu'à la fin du XIX^e s. que l'on devait découvrir que les bandelettes de la momie de Zagreb portaient un texte étrusque (cf. J. HEURGON, *La vie quotidienne chez les Étrusques*, Paris, 1961, p. 275-278 ; *Scrivere Etrusco. Dalla leggenda alla conoscenza. Scrittura e letteratura nei massimi documenti della lingua etrusca*, Milan, 1985, p. 17 et sv.). — L'histoire des manuscrits uniques d'œuvres médiévales a été plus d'une fois elle aussi remplie d'aléas. Un cas simple : le témoin unique du *Beowulf* qui, bien avant qu'il ne soit transcrit, a failli en 1731 périr dans un incendie, et a d'ailleurs été rongé par les flammes (*Beowulf*, éd. W. J. SEDGEFIELD, 2^e éd., Manchester, 1913, p. XIII ; N. R. KER, *Catalogue of manuscripts containing Anglo-Saxon*, Oxford, 1957, p. LIV et 281). Autre cas très simple, mais où le feu, cette fois, a fait son œuvre : le manuscrit unique du *Slovo*, de la Geste du Prince Igor, le chef-d'œuvre de la littérature russe ancienne, qui se trouvait en 1812 dans la bibliothèque du comte Mousine-Pouchkine, à Moscou, et qui a péri dans l'incendie de Moscou (cf. sur ce manuscrit R. JAKOBSON dans *La Geste du Prince Igor', épopée russe du XII^e siècle*, publ. sous la dir. de H. GREGOIRE, R. JAKOBSON et M. SZEFTTEL, in *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales et slaves*, t. 8, 1945-1947, p. 5 et sv., et surtout G. N. MOISEEVA, *Spaso-Jaroslavskij Khronograph i « Slovo o polku Igoreve »* [Le chronographe du monastère du Sauveur à Jaroslavl' et le « Dit de la campagne d'Igor' »] 2^e éd., Leningrad, 1984, avec résumé anglais p. 126-127, qui a renouvelé le sujet). Sans doute, peu avant que le manuscrit ne disparaisse, avait-il fait

L'histoire des bibliothèques de monastères est pleine de chances et de malchances. Le Mont-Cassin, après ses heures de gloire, avait vu sa bibliothèque laissée dans une large mesure à l'abandon. Le futur *Mediceus II*, contenant le Tacite des *Annales* et des *Histoires*, y a néanmoins survécu. Mais un autre manuscrit de Tacite, avec l'*Agricola*, a disparu sans laisser de traces⁽¹¹⁶⁾. Comment ne pas parler de hasard ?

Certains livres de Constantin Porphyrogénète — c'est-à-dire d'un auteur du x^e siècle — subsistent, d'autres, en grosse majorité, ont péri : où est la logique ?

L'imagination peut se complaire évidemment à imaginer toute la gamme des accidents possibles. Le navire qui ramène Giovanni Aurispa de Constantinople à Venise en 1423 subit un mauvais coup de vent, et nous perdons deux tragédies d'Eschyle sur sept⁽¹¹⁷⁾. Un incendie éclate dans la maison de Niccolò Niccoli à Florence au début du xv^e siècle, et nous perdons Pausanias. On se débarrasse à l'abbaye de Moissac, au xvii^e siècle, d'un tas de vieux manuscrits qui étaient abandonnés en vrac, sans aucun soin, et souvent dans un état pitoyable⁽¹¹⁸⁾, et nous perdons le *De mortibus persecutorum* de Lactance. Mais c'est là un jeu de l'esprit un peu vain : il suffit de constater que si le destin des classiques anciens a souvent tenu, comme l'écrivent Reynolds et Wilson, à un « fil fragile »⁽¹¹⁹⁾, le fait que ce fil se soit ou ne se soit pas rompu relève bien, très largement, de l'accidentel⁽¹²⁰⁾.

Que l'on y réfléchisse bien cependant : de cette part considérable que nous reconnaissons, et devons reconnaître, au hasard dans la transmission des manuscrits, découle le fait que nos connaissances elles-mêmes relèvent largement du hasard. Le même

l'objet à la fois d'une copie, vers 1795-1796, et d'une édition, en 1800. Mais l'édition et la copie sont toutes deux déficientes, ce qui est particulièrement grave, étant donné que le texte du *Slovo* présente de très nombreuses difficultés. Mon collègue M. Jean Blankoff, excellent connaisseur du *Slovo*, considère que deux tiers au moins de ces difficultés pourraient vraisemblablement être résolues si l'on avait encore sous les yeux le manuscrit détruit en 1812. Je remercie vivement M. Blankoff pour les indications précieuses qu'il m'a fournies sur ce problème.

(116) H. BLOCH, *A Manuscript of Tacitus' Agricola in Monte Cassino about A.D. 1135*, dans *Classical Philology*, t. 36, 1941, p. 185-187 ; les réserves de F. DELLA CORTE, *La scoperta del Tacito minore*, op. cit., p. 14, n. 6, me paraissent faibles.

(117) Aurispa rapportait de Constantinople le futur *Mediceus*, le seul manuscrit contenant le texte des *Choéphores* et des *Suppliantes* : cf. *Carteggio di Giovanni Aurispa*, publ. p. R. SABBADINI, Rome, 1931, p. xv, xvii et xviii.

(118) Cf. la description de Le Nourry dans *Lucii Cecillii Liber ad Donatum confessorum de mortibus persecutorum*, éd. N. LE NOURRY, Paris, 1710, Préface.

(119) REYNOLDS et WILSON, p. 70.

(120) Citons aussi les lignes remarquables d'Henry Bardon : « Le hasard préside à la transmission des œuvres. Il y préside en des périodes calmes : nous n'avons pas toutes les œuvres de Racine ni de Voltaire. A plus forte raison, du vi^e siècle après J.-C. au ix^e, et même ensuite ..., il tient le premier rôle. Pourquoi l'*Hortensius* de Cicéron a-t-il disparu, et non pas son *Cato Maior* ? Pourquoi Caecilius, Lanuvinus, Atilius furent-ils anéantis, et non pas Térence ? Pourquoi Calvus, et non pas Catulle ? Pourquoi Gallus, et non Tibulle ? Domitius Afer, et pas Quintilien ? Septimius Sérénus, mais non l'auteur du *Peruigilium* ? Qui oserait invoquer ici l'inégalité des talents ? Du sauvetage des œuvres, l'instable Fortune s'est chargée » (H. BARDON, *La littérature latine inconnue*, t. II, Paris, 1956, p. 320).

« fil fragile » qui se rompt ou ne se rompt pas vaut pour les sources et pour ce que nous tirons des sources.

Le hasard en histoire est un vieux thème, mais on voit ici qu'il faut lui donner une dimension supplémentaire et qui est capitale. Dans l'histoire qui se fait, il est la contingence présente presque à chaque pas. Dans l'histoire qui s'écrit, il est, pour les hautes périodes, ce qu'une autre contingence nous a permis ou ne nous a pas permis de savoir.

C'est là, dira-t-on, une évidence. Mais c'est une évidence que l'historien lui-même, trop souvent, néglige. Très souvent, trop souvent, il cède à des tentations qui lui font gommer l'évidence, et qui lui font commettre autant de péchés contre la critique historique.

La plus subtile et la plus insidieuse de ces tentations, la plus dangereuse à beaucoup d'égards, est celle qui consiste à donner une position centrale, et par conséquent irradiante, aux éléments du passé que le hasard nous a conservés, alors que certains d'entre eux — on ne sait — n'étaient peut-être que des éléments tout à fait secondaires et latéraux. Sainte-Beuve a écrit là-dessus une page qui devrait figurer en bonne place dans tous les traités de critique historique car elle est magistrale. Il évoque la disparition de tant et tant d'œuvres littéraires de l'Antiquité. Les poètes, par exemple. « Combien est-il de ces anciens poètes, Panyasis que les critiques plaçaient très haut à la suite d'Homère, Varius qu'on ne séparait pas de Virgile, Philétas que Théocrite désespérait jamais d'égaliser, ... combien, et des meilleurs et des plus charmants, qui ont succombé sans retour, et n'ont laissé qu'un nom que les érudits seuls remuent encore parfois aujourd'hui ! ... Qu'on ose un peu essayer par la pensée, dans une littérature moderne, des effets analogues à ceux de la grande catastrophe qui a sévi sur l'Antiquité et qui l'a plus que décimée, on s'arrêtera avec effroi ».

Et Sainte-Beuve, élargissant sa vision, d'écrire ces mots profonds : « L'Antiquité, telle qu'on se l'est faite par nécessité et telle qu'elle est résultée graduellement de nos pertes, ne peut être qu'une Antiquité approximative. Le palais le plus riche et le plus magnifiquement rempli a été pillé, dévasté par l'incendie et par les barbares. Lorsqu'on y est rentré après des siècles, on a relevé celles des statues brisées qui jonchaient encore le parvis ; on a recueilli les débris reconnaissables, on a tiré parti des moindres parcelles : le palais est remeublé à l'œil ; les lacunes sont, tant bien que mal, dissimulées. Là où il y avait dix statues rivales dans une même salle resplendissante, une seule debout brille encore, et, pour faire oublier les autres, elle occupe le milieu. C'est bien, c'est beau, un air de simplicité vient à propos s'ajouter à l'artifice ; mais qui osera dire que c'est là exactement le premier palais ? » ⁽¹²¹⁾.

(121) SAINTE-BEUVE, *Euphorion, ou de l'injure des temps*, dans ses *Portraits contemporains et divers*, t. 3, Paris, 1847, p. 507-508 ; nouv. éd., t. 5, Paris, 1889, p. 447-448. Sur la familiarité de Sainte-Beuve avec la littérature ancienne, voir R. E. MULHAUSER, *Sainte-Beuve and Greco-Roman Antiquity*, Cleveland-Londres, 1969. J'ai déjà cité et commenté ce texte de Sainte-Beuve dans mon étude *Unité ou diversité de la critique historique*, in *Revue de l'Institut de Sociologie*, 1963, p. 761-762. Face à cette page frappante, on aime placer celle, non moins admirable, de Gilbert Murray, où il évoque ce qu'aurait pu être, la transmission des œuvres ayant été quelque peu différente, le visage différent de la littérature et plus encore de la pensée grecque. « Suppose

Le seul tort de Sainte-Beuve, dans cette page admirable, est, apparemment, de jouer perdant ; il se résigne, semble-t-il, à une manière d'écrire l'histoire qui lui paraît inévitable. Mais il ne faut jamais se résigner à une mauvaise histoire. La statue placée au centre qu'il évoque, il faut sans hésitation la déboulonner. La replacer au centre, bien entendu, si l'on a de bonnes raisons de croire qu'elle était bien là. Si on ne sait où elle était, ne pas lui assigner de place et confesser son ignorance.

Sainte-Beuve réagit davantage, avec plus de révolte en quelque sorte, devant une autre tentation à laquelle succombe souvent le spécialiste des temps anciens : celle, notamment en littérature, de vouloir juger le tout d'après la seule partie conservée. La page, une fois encore, est un chef d'œuvre, et elle est consacrée cette fois à Tite-Live.

L'Histoire de Tite-Live, écrit Sainte-Beuve, « ne nous exprime pas seulement son talent, elle nous déclare son âme. Mais cette Histoire, ... qui embrassait sans interruption la chaîne des temps depuis la fondation de Rome jusqu'au règne d'Auguste, a péri dans sa plus grande partie, et assurément dans la plus intéressante. On n'a que 35 livres sur 142, le quart de l'œuvre. On a les dix premiers livres, dans lesquels Tite-Live a dû accepter (et il en demande presque grâce) les fables et les *on-dit* de la légende, et couvrir de son talent les premiers âges si secs de l'histoire. On a ensuite, il est vrai, l'admirable seconde guerre Punique, les guerres de Macédoine et la première guerre d'Asie ; mais tout ce qui suit et ce qui eût été d'un si haut intérêt, manque, les luttes de Marius et de Sylla, la rivalité de Pompée et de César, la vraie histoire politique réelle, ces époques récentes que Tite-Live savait dans leur esprit et dans leur détail par les mémoires du temps, par les récits d'une tradition prochaine, par cette transmission animée et vivante qui est comme un souffle fécondant. S'il avait entrepris une si grande œuvre, c'était sans doute l'impression qu'il avait reçue de ces spectacles de son enfance et de ces récits émouvants des anciens, qui l'y avait le plus excité et déterminé. Eh bien, toute cette considérable moitié, et plus que moitié, de son tableau, nous a été enlevée, elle est détruite ; et nous allons le juger comme si nous possédions le tout et comme si nous considérions l'ensemble !

Qu'on me permette un exemple bien disproportionné quant à la splendeur, mais non pas quant aux circonstances essentielles : supposez que de la grande Histoire de Mézeray, on n'ait conservé que les premiers âges à demi fabuleux des Mérovingiens, et puis les règnes de Jean, de Charles V, de Charles VI, et, si l'on veut même, de Charles VII, les guerres des Anglais, et qu'on ait perdu tout le seizième siècle, où Mézeray abonde et

it had been a little otherwise. Suppose that as well as Aristotle's defence of slavery we had the writings of his opponents, the philosophers who maintained that slavery was contrary to nature. Suppose that, to compare with Plato's contemptuous references to the Orphics, we had some of that 'crowd of books' which he speaks of. Suppose instead of Philodemus we had all Heraclitus and Empedocles and the early Pythagoreans. Suppose we had Antisthenes and the first Cynics, the barefooted denouncers of sin and rejectors of civilization. Suppose we had that great monument of bitter eloquence and scorn of human greatness applied to history, the *Philippica* of Theopompus. Suppose we had the great democracy of the fifth century represented not by its opponents but by the philosophers who believed in it — by Protagoras, say, and Thrasymachus. Suppose that we had more of the women writers, Sappho above all and Corinna and Nossis and Leontion ... » (G. MURRAY, *Greek Studies*, Oxford, 1946, p. 104).

excelle, ces tableaux des guerres civiles religieuses, où il est le compilateur le plus nourri, le plus naïvement gaulois et le plus indépendant à la française où il se montre le mieux informé et le plus sensé des narrateurs ; aura-t-on, je le demande, du talent de Mézeray et de sa nature d'esprit une idée entière ? » (122).

J'appellerais volontiers « illusion documentaire » la propension de l'historien des hautes époques à se concentrer, à s'hypnotiser même sur ce qu'il sait — c'est-à-dire sur ce que le hasard, bien souvent, lui a permis de connaître —, et à oublier trop facilement tout ce que la disparition des sources ne lui permet pas de savoir, et qui risque dès lors de rendre ses conclusions extrêmement aléatoires. Il ne devrait écrire et conclure, pour bien faire, qu'avec un sourire un peu narquois et je dirais presque avec un clin d'œil. C'est sans sourire aucun cependant que l'historien des premiers temps du christianisme écrit ses livres en oubliant régulièrement de noter que ce qui émanait des hérétiques que l'Église a combattus a été presque entièrement détruit, et que si ces textes avaient survécu, son récit devrait sans doute être assez notablement différent (123). C'est sans sourire aucun que, dans l'étude des institutions anciennes, l'historien incline à voir des situations de stabilité là où il y a surtout manque de documents (124).

Il y a là, en matière de critique historique, une foule de péchés plus ou moins graves, contre lesquels une réflexion plus poussée sur les hasards de la transmission, à la fois des manuscrits et des connaissances, aide à réagir (125). Passer ainsi des manuscrits à la critique historique a, me semble-t-il, son utilité.

Université de
Bruxelles

Jean STENGERS

(122) SAINTE-BEUVE, *Divers écrits de M. H. Taine*, dans ses *Causeries du lundi*, t. 13, Paris, 1858, p. 221-222 ; réimprimé dans *Les Grands écrivains français par Sainte-Beuve*, éd. M. ALLEM, XIX^e siècle. *Philosophes et essayistes*, t. 3, Paris, 1930, p. 221-223. Je corrige dans le texte « cette considérable moitié ... nous a été enviée », qui n'a aucun sens, en « nous a été enlevée ». Il s'agit bien évidemment d'un mastic. Il se trouvait dans l'article original, paru dans le *Moniteur Universel* du 16 mars 1857.

(123) Cf. R. GRYSOY, c.r. de W. SPEYER, *Büchervernichtung und Zensur des Geistes bei Heiden, Juden und Christen*, dans la *Revue d'Histoire ecclésiastique*, t. 78, 1983, p. 474. Il ne s'agit pas ici, bien entendu, d'une disparition due au hasard, mais du résultat de la destruction systématique et volontaire des textes jugés « hérétiques » ; cf. l'ouvrage même de SPEYER, Stuttgart, 1981.

(124) Cf. la remarque très pertinente de F. Jacques, qui signale « une attitude, trop courante, qui consiste à admettre une situation d'équilibre quand manquent les documents et, quand ils existent, à les interpréter comme reflets d'une crise » (F. JACQUES, *L'Empire et la cité : Permanence de l'autonomie locale dans l'Occident romain à la fin du Haut-Empire*, dans *L'Information Historique*, t. 47, 1985, p. 45).

(125) D'utiles observations, tout récemment, dans A. ESCH, *Ueberlieferungs-Chance und Ueberlieferungs-Zufall als methodisches Problem des Historikers*, dans *Historische Zeitschrift*, t. 240, juin 1985, p. 529-570, pass. et spécialement p. 557-558.